

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'HOTEL du FIGAROET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Le Sage enfant : FEMINA.
Le Vernissage : CH. DAUZATS.
Lemoine à Paris : LOUIS LATZARUS.
A Constantinople : Après l'émeute : RAYMOND RECOLLY.
Dessin : A. NICE : ABEL FAIVRE.
Le P. Coubé romancier : JULIEN DE NARFON.
A Méri : La grève générale de vingt-quatre heures : ANDRÉ NÈDE.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Avant-premières : A la Porte-Saint-Martin : « L'auzun » : GUSTAVE GUICHES, FRANÇOIS DE NION.
Les Théâtres : Théâtre des Arts : « Les Possédés » : FRANCIS CHEVASSU.

Le Sage Enfant

J'ai connu, récemment, un délicieux petit garçon, gracieux et joli comme un fin bibelot, intelligent, tendre et doux, — une merveille de petit garçon ! Et ce mignon personnage m'a donné une péni-
trante leçon de morale.

Les enfants disent parfois des choses exquises, mais rarement des choses d'une signification personnelle. Ils sont de subtils cabotins, ont à un haut degré le sentiment du public et désirent plaire. Ils remarquent vite les fautes, parmi leurs paroles de hasard, obtiennent un succès, et ils excellent à se toucher, à amplifier les « mots » qui leur ont réussi. Incapables encore de comparer leurs sensations originales avec les sensations d'autrui, ils ne les différencient pas assez nettement pour les dé-
gager et les formuler. Ils développent des thèmes donnés et n'inventent pas. Les petits nœuds avec leur âge et leurs expériences obéissent évidemment à l'effet momentané d'un souvenir anecdotique dont leur individu actuel n'est pas responsable. Chez l'enfant normal, l'observation appelée par l'immense masse des faits extérieurs court d'un point à un autre sans revenir vers son centre, et n'a le temps de faire la synthèse de rien. Ce mioche dira donc des choses drôles, touchantes, mais il ne dira guère de choses directes.

Et pourtant mon délicieux petit garçon a dit un de ces mots qui arrêtent la pensée, tant ils sont chargés de sens, simples et forts.

On lui avait raconté je ne sais quelle histoire inexacte, puis, le moment venu, on lui expliquait que c'était « pour rire ». Il répondit :

— Il ne faut pas me dire des choses qui ne sont pas vraies, puisque je crois tout ce qu'on me dit.

J'imagine qu'en entendant cette parole, l'auteur de l'histoire éprouva une émotion singulière, et même un peu d'angoisse. Pour moi, depuis qu'on m'a répété, j'y songe sans cesse. Elle m'est entrée dans le cœur comme une fine pointe tourmentante.

D'abord j'ai rêvé à ce qui se passe de mystérieux dans l'esprit limpide et grave de ce petit qui repousse la possibilité du mensonge et le tient pour inexistant... Il croit tout ce qu'on lui dit, beaucoup d'enfants font ainsi ; mais — et ceci est plus extraordinaire — il a conscience de cette faculté de croire, comme si, à côté de l'instinct, le renforçant et l'éclairant, il y avait en lui une volonté de confiance. Je vous l'assure, ce cher petit garçon ne ressemble pas à n'importe quel petit garçon !

A force de songer à lui, de le comparer à ceux de sa taille, puis à bien d'autres, puis à moi-même j'ai fait une découverte.

Je ne sais si le manque du don de confiance est une tare congénitale chez la plupart des gens, ou si peu à peu ils ont détruit en eux ce noble don à force de raconter avec inexactitude, d'exagérer leurs sentiments par l'expression, ou de mentir par goût, par prudence, par gentillesse, mais le fait est que tous ou presque nous ne croyons pas ce qu'on nous dit. En y regardant bien on voit même que les rapports sociaux sont basés sur la certitude de n'être pas cru quand on parle et la résolution de ne croire qu'à demi — ou moins encore — à ce qu'on entend. Il semble que les hommes aient fait entre eux un pacte tacite de mensonge mutuel et continu. Il est si solidement accepté, ce pacte, que, à part quelques monomaniques, personne en parlant ne prend la peine de serrer de près la vérité. Les propos vont toujours plus loin que l'intention — quand ils ne vont pas à l'encontre, — on les envoie au hasard, n'importe comment, n'importe où. On arrange, on défigure, on invente. C'est tellement plus facile que de mesurer exactement ses impressions, de se rappeler strictement une situation ou une phrase, de dégager le sens réel d'un événement ! On veut vivre à l'aise, sans trop d'efforts et d'embarras. On ne tient pas spécialement à tromper... d'ailleurs on est tranquille là-dessus : on ne trompe pas plus qu'on n'est trompé, tous ces mensonges échangés ne sont totalement acceptés par personne. On ne se croit pas les uns les autres...

Vous souvenez-vous de la scène si comique où Tartarin raconte à ses concitoyens — et avec des détails poignants, car il y a assisté ! — la mort tragique de son ami Bompard. Il en est au moment le plus terrible et brandit un fragment d'os, tout ce qui reste, dit-il, l'affirme avec une voix lamentable, de ce malheureux garçon. La porte s'ouvre, le pseudo-

défunt entre. « Té, Bompard ! » s'écrie Tartarin sans se déconcerter le moins du monde. Et posant son os sur une table il saute au cou de Bompard...

Tartarin n'était pas autrement persuadé que Bompard fût mort. A vrai dire il ne possédait pas la moindre information sur le sujet. Il était bien sûr de n'avoir jamais assisté à son décès, et que, aussi, le morceau d'os qui lui servait de pièce à conviction ne faisait nullement partie du squelette de l'absent regretté. S'il n'éprouve aucun confusion quand l'entrée de son vieux camarade inflige une contradiction brutale à ses discours, c'est qu'il n'ignorait pas que son auditoire ne croyait guère plus que lui à ce qu'il racontait.

Nous passons notre temps à raconter la mort de Bompard, et cela sans grande perversité et d'un cœur léger ! On sent bien ce qu'il en faut croire ; on n'en croira pas tant, on n'en croit rien ; les croiraient-ils moi-même s'ils me le disaient ! murmure au fond de nous une voix paresseuse. Et nous continuons le récit. C'est amusant à détailler cette absurde histoire, et parfois même utile : le bruit que cela fait devant le seul empêché les autres d'entendre ce qui se passe dans la maison...

Récapitulons les paroles que vous avez dites et subies au cours d'une seule journée, et vous verrez combien de fois vous avez écouté et répété la mort de Bompard. On vous a fait et vous avez fait des compliments qui, s'ils étaient sincères et acceptés pour tels, témoigneraient d'une excitation pathologique chez le complimenteur et de la plus inquiétante mégalomanie chez le complimenté. Vous avez proféré des assurances de dévouement, d'amour éternel, de servabilité, qui, si vous étiez disposé à en poursuivre les conséquences et si on vous en croyait capable, désorganiseraient votre existence. — Mais vous n'y songiez pas et on le savait. — Vous avez vu des gens se déclarer prêts à mourir pour ceci ou cela, avec la certitude, justifiée, que ceux auxquels ils s'adressaient ne les tenaient pour engagés à rien de semblable. On a devant vous exalté le mérite de l'un, calomnié l'autre, et vous n'avez pas conclu que tout cela eût un sens absolu, ni même aucun sens. Les gens qui parlaient, s'adressant non à votre confiance mais à votre scepticisme, ne se sentaient pas obligés à l'exactitude, et en leur répondant vous ne vous y sentiez pas obligés. Vous échangez des mensonges perceptibles à chacun de nous.

La preuve de cet état de perpétuelle — et si vaine — tromperie sur lequel sont construits les rapports humains, c'est le sentiment qu'on éprouve vis-à-vis de ceux auxquels on ne ment jamais, car il s'en trouve encore quelques-uns : avec eux-là, on a l'impression de partager des secrets importants, même si votre histoire commune est la plus simple, la plus plate, et sans habitudes confidenciales. C'est qu'ils sont en contact avec votre vérité intime, comme vous avec la leur, et c'est, cette vérité, un grand mystère, que l'incessant mensonge cache à tous.

Est-il donc indispensable ce mensonge ? ne pouvons-nous, sans lui, nous supporter les uns les autres ? Il est certain que les gens qui disent ouvertement et totalement ce qu'ils pensent en toute occasion sont volontiers désagréables. Mais il n'est pas prouvé que ce ne soit pas le goût d'offenser plus encore que la franchise qui pousse eux-là. En cherchant peut-être en trouverait-on d'autres qui mettent de la grâce à la sincérité...

Nous considérons, ce mensonge universel et qui ne trompe personne, comme un produit de la civilisation ; tout au contraire, il est un vestige de la plus extrême barbarie, une manifestation tardive de la peur légitime qui faisait voir un ennemi dans tout survivant, à l'époque où l'homme isolé avait à défendre sans cesse contre les attaques sa nourriture précaire, sa femme et ses petits. Notre scepticisme n'est que ce que nous ne croyons pas ce qu'on nous dit. En y regardant bien on voit même que les rapports sociaux sont basés sur la certitude de n'être pas cru quand on parle et la résolution de ne croire qu'à demi — ou moins encore — à ce qu'on entend. Il semble que les hommes aient fait entre eux un pacte tacite de mensonge mutuel et continu. Il est si solidement accepté, ce pacte, que, à part quelques monomaniques, personne en parlant ne prend la peine de serrer de près la vérité. Les propos vont toujours plus loin que l'intention — quand ils ne vont pas à l'encontre, — on les envoie au hasard, n'importe comment, n'importe où. On arrange, on défigure, on invente. C'est tellement plus facile que de mesurer exactement ses impressions, de se rappeler strictement une situation ou une phrase, de dégager le sens réel d'un événement ! On veut vivre à l'aise, sans trop d'efforts et d'embarras. On ne tient pas spécialement à tromper... d'ailleurs on est tranquille là-dessus : on ne trompe pas plus qu'on n'est trompé, tous ces mensonges échangés ne sont totalement acceptés par personne. On ne se croit pas les uns les autres...

Vous souvenez-vous de la scène si comique où Tartarin raconte à ses concitoyens — et avec des détails poignants, car il y a assisté ! — la mort tragique de son ami Bompard. Il en est au moment le plus terrible et brandit un fragment d'os, tout ce qui reste, dit-il, l'affirme avec une voix lamentable, de ce malheureux garçon. La porte s'ouvre, le pseudo-

mieux connaître. Il faudrait avoir assez d'humilité pour se dire qu'on a menti souvent ; assez d'orgueil pour se rappeler qu'on a parfois été sincère ; assez de justice pour admettre que ces menteurs dont on est entouré peuvent être, eux aussi, sincères à l'occasion, et vouloir qu'ils le soient encore, vouloir qu'ils le soient continuellement, les forcer à l'être en leur imposant la contrainte efficace de la confiance. Il faudrait faire comme le fin et délicieux petit garçon, auquel nul n'ose mentir... puisqu'il le croit.

Femina.

Échos

La Température

Le ciel est encore nuageux, mais il n'a pas plu et la température est très douce ; néanmoins l'aspect général de l'atmosphère ne présente rien de rassurant, il fait craindre au contraire de nouvelles ondées.

Le thermomètre marquait hier, à Paris, dans la matinée, 10° au-dessus de zéro et restait à 16° à cinq heures du soir. La pression barométrique, on baisse, accusait à midi 757^{mm} ; elle reste basse sur le continent et ne dépasse 760^{mm} que dans le sud de la France et sur l'Espagne.

Des pluies sont tombées sur le centre et le nord-ouest de l'Europe ; en France, il a plu à Dunkerque, à Charleville et à Besançon.

La température reste sensiblement la même sur nos régions.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 8° à Limoges et à Belfort, 9° à Dunkerque, à Boulogne, à Bordeaux, à Clermont, à Nancy, à Besançon, 10° à Cherbourg, à Ouessant, à l'île d'Aix, à Nantes, à Rochefort, au Mans, à Toulouse et à Lyon, 11° à Lorient, 12° à Marseille, 13° à Perpignan et à Cette, 14° à Biarritz, 15° à Alger, 17° à Oran.

En France, des pluies sont probables dans le Nord et l'Est.

(La température du 14 avril 1903 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 15° l'après-midi ; baromètre : 765^{mm} ; temps frais.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 22° ; à midi, 24°. Temps merveilleux.

Nice : Température : à midi, 19° ; à trois heures, 19°.

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 14° ; minima, 8°.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 15° ; minima, 8°. Vent ouest. Baromètre, 757^{mm}.

A Berlin : Temps couvert. Température (à midi) : 7°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du Figaro :

Prix Trembleur : Braggart ; Quadrature.

Prix Vainqueur : Quolibet II ; Gaspard.

Prix d'Adieu : Matouqui ; Sosthène.

Prix de Madrid : Rouvrou ; La Corse.

Prix Du Guesclin : Patricien ; Jiu Jitsu.

Prix de Neuilly : Quille ; Nippon II.

A Travers Paris

Le Président de la République recevra lundi, dans l'après-midi, LL. AA. II. le prince et la princesse Nashimoto, cousins de S. M. l'empereur du Japon.

M. et Mme Fallières offriront le surlendemain mercredi, un grand déjeuner en l'honneur de Leurs Altesses impériales, déjeuner auquel seront invités S. Exc. l'ambassadeur du Japon et Mme Kurino, ainsi que les membres de l'ambassade.

Déménagement.

L'un des premiers projets de loi qu'à la rentrée des Chambres déposera le gouvernement concernera le déménagement du Conservatoire.

Le projet consiste, on le sait, à transférer cet établissement de l'immeuble incommode et verrouillé du faubourg Poissonnière, à l'ancienne école de la rue de Madrid.

Le Conservatoire y sera très à l'aise, puisqu'il ne compte guère plus de six cents élèves, qui n'y sont jamais rassemblés aux mêmes heures. L'école de Madrid comptait plus de mille élèves continuellement présents.

On ne changera presque rien aux aménagements intérieurs qui se trouvent, par hasard, parfaitement appropriés aux besoins et aux commodités des divers enseignements. Il n'y aura à construire qu'une bibliothèque-musée, qui s'élèvera, isolée des bâtiments, dans la cour de l'école. Le sous-secrétariat des beaux-arts demande 400,000 francs pour cette construction.

On peut les lui donner, car, même grevé de cette dépense, le déménagement du Conservatoire ne sera pas une mauvaise affaire pour l'Etat. Le rachat de l'immeuble de la rue de Madrid (qui a été vendu par ses anciens occupants au Crédit foncier), la construction de la bibliothèque et les frais d'installation seront largement payés par la vente du terrain actuellement occupé. Qu'on en profite ! Elles sont si rares, les occasions de faire — quand on s'appelle l'Etat — une bonne affaire !

Nonchalance postale.

Un de nos abonnés, installé au Havre durant les vacances de Pâques, avait eu l'idée, assez naturelle, de s'y faire adresser son journal.

Or la poste, en province, chôme le dimanche. On y distribue bien le premier courrier du matin ; mais les journaux, qui arrivent trop tard pour être compris dans cette distribution, ne sont remis au destinataire que le lendemain matin.

Mais ils ne devraient l'être. En l'espèce, ils ne le sont pas toujours, et notre abonné nous écrit que sa déception

fut vive de constater lundi dernier que les factuels hâvrais persistaient à ne point lui apporter ses journaux. Il réclama, notre abonné ! Il se fâcha même. On lui répondit que le lundi de Pâques étant jour férié, il n'y avait pas plus de raisons de surmener les facteurs ce jour-là que le dimanche, et on le pria de vouloir bien patienter encore un peu. Le lendemain mardi, notre ami recevait ses journaux... du dimanche. Les fêtes étaient finies, et, doucement, la mécanique postale consentait à se remettre en marche... « Qu'en pense M. Simyan ? » comme on disait naguère.

Et cette question elle-même est devenue ridicule !

INVITATION

C'est un petit carton que la Société de géographie commerciale adresse à ses adhérents, et où l'on s'arrête sur des mots inattendus : « Mardi, 20 avril... Assemblée générale... Etienne Grosclaude, explorateur... »

Qui ça, Grosclaude ? Lui ?

Parfaitement. Lui. Grosclaude,

Empereur de l'Humour, prince de la Chronique,

parlera mardi prochain, devant des géographes, de l'Afrique du Sud et de ses mines.

Afin de rassurer ses amis, la docte Société a eu soin d'honorer le conférencier d'un qualificatif sonore. Elle l'a traité d'« explorateur » ; et ainsi les gens sont prévenus ; ils savent que Grosclaude a d'autres titres à leur attention que des titres littéraires.

Grosclaude est un explorateur, en effet ; et dont l'originalité fut précisément de devenir l'homme le plus sérieux du monde le jour où cela lui plut ; et de le devenir sans pédanterie, et de le rester avec bonne humeur. Car voici le merveilleux : en s'adonnant à l'étude des questions les plus ardues, Grosclaude n'a pas cessé d'aimer l'esprit, et d'en avoir énormément.

L'économie politique et la fantaisie font en lui très bon ménage. Au début, c'étaient deux époux pas très bien assortis, mais qui, à force de tact et de bon sens, ont fini par se comprendre, et par s'adorer.

Ils ne pourraient plus aujourd'hui se passer l'un de l'autre !...

M. Bouvard vient d'être appelé à Constantinople par le Sultan. Il part la semaine prochaine.

Le but de ce voyage du successeur d'Hausmann et d'Alphonse, qui, on le sait, s'acquitta de missions semblables à Bruxelles, à Luxembourg, et l'an dernier, à Buenos-Aires, est de « remanier » un peu et d'embellir la capitale ottomane.

Je n'aurai garde, nous disait hier M. Bouvard, de toucher aux monuments admirables qui font de Constantinople une des villes les plus belles et les plus pittoresques du monde. Les merveilleuses mosquées dont deux voyages antérieurs m'ont permis d'apprécier le caractère architectural, les palais, les édifices d'un style offrant quelque intérêt seront respectés. Il s'agit surtout de mettre tout cela en valeur, en ouvrant des perspectives nouvelles et des espaces libres, des avenues, des boulevards, nécessaires autant à l'assainissement qu'à la beauté d'une grande ville comme Constantinople...

On devait depuis longtemps entreprendre ces travaux. Le Sultan a voulu que rien ne fût commencé avant la consultation qu'il vient de demander à M. Bouvard, qui va lui soumettre ses plans.

Nous avons reçu pour le monument Mistrat :

M. Max Hallet.....Fr. 20 »

M. Léon Savignol..... 40 »

M. Félix Ziem..... 100 »

M. Ch. Guibal..... 5 »

Les cinq Académies, qui devaient se réunir hier en assemblée plénière pour discuter l'attribution du grand prix Osiris de cent mille francs et des importants arrérages de la fondation Desbrousse, ont décidé d'ajourner l'assemblée, en raison des vacances de Pâques.

C'est mercredi prochain, 21 avril, qu'elle aura lieu. On compte que ce jour-là les absences seront rares et que les lauréats seront désignés à la grande majorité de l'Institut.

Rien de plus agréable, au retour du Bois, que d'aller prendre le thé dans l'ancien Palais des ducs de Crillon transformé depuis peu en splendide Hôtel.

Des terrasses de la somptueuse et historique Salle des Aigles transformée en Restaurant, le public mondain peut jouir du plus féerique spectacle qu'il soit possible de rêver.

Cette situation unique au monde, jointe à l'excellence de la cuisine, fait du Restaurant de l'Hôtel de Crillon le lieu de rendez-vous de toute la haute société.

Les maréchaux de la piste.

Le succès de Jubilé, qui vient d'enlever le fameux prix du saut en hauteur à l'Hippique, a d'autant plus impressionné les sportsmen, que la jument de M. Xavier Riant à l'âge, très respectable pour une jument, de vingt-quatre ans.

On nous citait pourtant hier deux autres grands vainqueurs de la piste qui gagnèrent leurs lauriers à un âge encore plus avancé : Grelu, au baron de La Tourneille, qui a été classé au dernier Concours-hippique de Bordeaux, il y a quelques semaines, malgré ses vingt-huit ans ; et Le Phoque, l'un des plus intéressants sujets de M. Albert Wignolle, dont l'écurie vient de triompher au Grand Palais, qui avait remporté le prix de la Coupe de l'Hippique de Boulogne-sur-Mer, à l'âge vraiment extraordinaire de trente et un ans, quelques mois avant sa mort.

M. Wignolle a d'ailleurs élevé à ce

« maréchal de la piste » un petit monument de souvenir dans sa propriété de Marquette-lez-Bouchain, dans le Nord.

Hors Paris

La petite reine Ranavalao a de nouveau exprimé le désir de revenir faire un séjour à Paris, et peut-être même sur quelque plage normande ou bretonne.

Elle va adresser une demande à ce sujet au ministre des colonies.

Nul doute que M. Millès-Lacroix ne se montre aussi galant que ses prédécesseurs pour la souveraine qui accepta, avec plus de bonne grâce encore que de résignation, la villa Mustapha, qu'on lui a donnée en échange de sa grande île de Madagascar.

Les Parisiens reverraient certes avec plaisir, cet été, la Reine, qui consacre, à chacun de ses voyages en France, une heure ou deux à la visite des monuments et des musées, et des après-midi entiers au chiffonnage et aux achats dans les grands magasins.

Le propre des chaleurs précoces est souvent de réveiller la douleur chez les rhumatisants et chez les névralgiques, et comme c'est aussi le propre des froids subits, ces pauvres malades sont logés à bien mauvaise enseigne. Heureusement qu'il y en a pour eux une bonne en France, une excellente même, ce sont les Grands Thermes de Dax, ouverts en toute saison et toujours prêts à les accueillir, à les soigner, à les reconforter, à les guérir.

Nouvelles à la Main

— Ce pauvre Machin, ruiné ? Comment en est-il arrivé-là ?

— De fille en aiguille.

— Savez-vous la nouvelle devise du tsar Ferdinand ?

— « Bulgare là-dessous. »

— Vous avez vu au vernissage les horreurs du peintre X ?

— Oui. C'est un homme qui veut arriver crouté que crouté.

— Un jeune fonctionnaire récemment nommé à Versailles, et qui trouve peu distrayante la majestueuse tranquillité de cette ville, vient de fonder un groupement très original.

— Ah ! Comment s'appelle-t-il ?

— Les Ennemis de Versailles !

Au fond, à qui en veulent donc les grévistes de l'Oise ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, à tous ceux qui ont pignon sur Méru.

Au cercle.

— Qu'est-ce que Lemoine venait faire à Paris ?

— C'est le printemps... Sa peine avait besoin d'être purgée...

Le Masque de Fer.

LE VERNISSAGE

Neuf heures du matin. On ouvre les portes. Le premier visiteur apparaît, et c'est M. Alfred Picard, qui, par ce chemin des écoliers, gagne le ministère de la marine, où l'appellent ses audiences.

A-t-il bien vu le Salon ?... Mieux certes que ceux qui l'y ont suivi, car bientôt la foule a envahi tous les emplacements libres de tableaux et de sculptures.

Malgré le temps incertain, beaucoup d'élégantes toilettes, quelques robes claires de printemps, les dernières fourrures et, aux chapeaux plus gigantesques que jamais, les premières fleurs.

Avant de monter à la peinture, on fait le tour du joli buste de femme exposé par Rodin, on salue les beaux envois de Bartholomé, d'Injalbert, de Mme Bernad, de Jacques Froment-Meurice, du prince Paul Troubetzkoi, de Wittig, de Bugatti et de Desbois.

Il est impossible, là-haut, tant la foule est pressée devant la cimaise qui les porte, de voir le *Couronnement* et le *Pré-Catalan* de Henri Gervex, les scènes parisiennes de Jean Béraud et d'Albert Guillaume ; les portraits de Daguan-Bouveret, Carolus-Duran, Jacques Blanche, Carrier-Belleuse, Woog, Lucien Simon, Caro-Delvaillle, Louis Picard, La Candara, Weerts, Capelli, Edouard Sain, Friant. De la fine silhouette de la marquise Casati par Boldini, on aperçoit à peine le buste. Et il faudra, pour goûter ces chefs-d'œuvre, revenir à l'heure de M. Picard.

La salle du Bernad est immense. Devant la grande toile du maître, c'est un véritable meeting. Roll et Dubufe, René Ménard et Lhermitte, Levy-Dhurmer et Jean Veber n'ont pas moins de succès. On admire beaucoup la saisissante vision de l'Amie terrible de Pierre Lagarde, et le public retrouve avec plaisir les paysages de Lebourg, Montanard, Le Sidaner, Gasperi, Billotte, Francis Jourdain, Dumoulin, Truchet, Cottet, les natures mortes de Lepère, les fleurs de Karbowski.

Grand succès pour l'exposition de la Dentelle de France à la section des arts décoratifs, et pour les vitrines de Thesmar et de Mme Waldeck-Rousseau. Très visitée la rétrospective d'Alexandre Charpentier. Très admirés aussi les Tapis et Portières provenant des collections rapportées d'Orient aux Grands Magasins du Printemps.

A trois heures, c'est partout la cohue. On vient d'enregistrer quinze mille entrées, et les amateurs de vernissage arrivent encore jusqu'à cinq heures et demie ! Pourtant les issues ont été si bien ménagées, toutes les dispositions pour le bon ordre autant que pour l'élégance de ce Salon ont été si bien prises

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Ch. Dauzats.

Lemoine à Paris

Il est arrêté

M. Hans Leitner, de Vienne, arriva vendredi matin, vers sept heures et demie, à l'hôtel Mollard, rue Saint-Lazare. Grand, bien découplé, il était coiffé d'une casquette grise, large et confortable. Il tenait dans chaque main une forte et élégante valise de cuir fauve. Vraiment, un voyageur aisé et dont la mine inspire confiance. Le visage était sympathique, encore que d'assez grosses moustaches, aux pointes relevées militairement, accentuaient le pli hautain de la levre. Je ne lui pus deviner, peut-être, mais des yeux francs, où s'aluminaient une gaieté sincère. On s'empres-
sa. Une petite chambre de l'entresol convint à M. Hans Leitner. Il s'y installa et y vena la vie la plus régulière du monde.

Le matin, vers onze heures, il descendait au restaurant qui est situé au rez-de-chaussée et déjeunait. Puis il allait à ses affaires jusqu'à cinq heures. L'heure du courrier. Ce n'est pas que M. Hans Leitner reçoit beaucoup de lettres. Mais il en écrivait beaucoup, qu'il allait lui-même porter à la poste. Après quoi, sans doute, il se rendait dans quelque restaurant pour y dîner. Il ne lui arriva qu'une fois de rentrer tard. Les autres jours, à dix heures et demie

pidement à son camarade le subtil inspecteur Albrecht. C'est Lemoine !

C'était Lemoine, en effet. Le sous-brigadier Nicolle passa derrière lui et le saisit vigoureusement par les bras, afin de paralyser toute défense. En même temps, M. Albrecht présentait à Lemoine un mandat si gné Le Poittevin, et daté du 17 juin 1898.

— Nous sommes agents de la Sûreté. Vous êtes monsieur Lemoine. Suivez-nous.

— Je vous suis, dit tranquillement le chimiste. Mais s'il y a une voiture.

M. Puzin avait été hété d'un fiacre, les deux agents y montèrent avec leur prisonnier, et on roula vers le Dépôt. Dans la petite rue étroite, nul n'avait pris garde à la scène rapide, ni le coiffeur, toujours bavardant sur sa porte, ni la mercière, qui vend aussi des bijoux.

Lemoine, assis entre ses gardiens, ne semblait nullement ému. Il parlait d'une voix égale.

— J'aurais dû me méfier. Depuis vendredi, je me suis promené sur les boulevards... Oui, j'ai vu sur les boulevards. Je me disais : « Personne ne me reconnaîtra, donc ? Et personne ne me reconnaît. Mais, la nuit dernière, je suis allé dans un cabaret de Montmartre. Deux clients m'ont dévisagé :

— Comme il ressemble à Lemoine !

— C'est lui !

— Anssiétié me suis levé, croyant avoir affaire à deux agents. Et je les aurais suivis tranquillement, pour éviter le scandale. Mais ils m'ont laissé sortir. Ils se sont contentés de me suivre du regard, en souriant.

Il continua avec aisance :
— J'habitais Londres. Je me suis amusé plusieurs fois à me rencontrer avec sir Julius Werber dans des endroits publics. Il est payé pour me connaître, celui-là ! Il me regardait et puis tournait la tête, comme pour signifier : quel est cet importun qui me toise ? Il ne m'a jamais reconnu, j'ai fait !

Et de rire.
On arriva au Dépôt. Le prisonnier fut aussitôt conduit auprès de M. Blof, qui l'interrogea.

— Lemoine, Henri-Didot-Léon, né le 20 octobre 1878 à Trieste, domicilié actuellement à Londres, sous le nom de Hans Leitner, agent d'affaires.

— Quelle adresse, à Londres ?

— Permettez-moi de ne pas vous la donner, pour des raisons de convenances personnelles.

— Nous la trouverons.

— J'en doute.

— Qu'avez-vous fait depuis votre disparition ?

— J'ai quitté Paris le 11 juin, muni d'un passeport au nom de mon beau-frère, M. d'Uzer. Je suis allé à Sofia.

— Votre passage y a été signalé.

— Aussi suis-je parti pour Budapest et Vienne. Les journaux rendent de grands services aux fugitifs. Oui, vraiment.

— Je suis resté à Vienne jusqu'au 15 août, et puis me suis rendu à Trieste, où j'ai quitté le 20 novembre pour Londres.

— Je vais vous envoyer au Dépôt.

— A la disposition d'un juge d'instruction ?

— Non. Vous avez été condamné par défaut.

— Comment ! je n'aurai pas de juge d'instruction ! C'est bien ennuyeux !

— Si vous faites opposition au jugement, vous comparaitrez devant le tribunal correctionnel.

Alors, Lemoine, gravement :

— J'ai confiance en la justice de mon pays. Je démontrerais ma bonne foi. Je ne suis ni un mystificateur ni un escroc.

Sur quoi, on le pria de vider ses poches, ce à quoi il consentit tout aussitôt. Il n'avait sur lui qu'une somme de 24 fr. 30.

A quatre heures, il était mis en cellule. Il est inutile de dire que M. Puzin n'a pas été inquiété. C'est un homme d'une trentaine d'années, qui jouit de l'estime de sa conciergerie et des voisins. Il tient, 62, avenue de Wagram, une boutique de livres d'occasion. En vain tous les journalistes de Paris ont, hier, sonné à sa porte. Par un trou percé dans le balet, le visiteur était dévisagé. Au bout d'un quart d'heure d'attente inutile, il ne lui restait plus qu'à descendre l'escalier.

Ainsi nul n'a pu savoir pour quel but Lemoine est venu à Paris. Etait-il à bout de ressources ? A-t-il été poussé par sa fortune naturelle à venir narguer la police française ? Cherchait-il à faire de nouvelles dupes et poussait-il les trouver plus aisément dans son propre pays où nul cependant n'est prophète ? Peut-être, à l'audience prochaine, voudra-t-il nous renseigner.

Louis Latzarus.

L'« Affaire Lemoine »

En vue de cette audience, à venir, résumons aussi brièvement que possible cette affaire Lemoine qui, pendant six mois, passionna, non seulement Paris et la France, mais le monde entier. N'était-ce pas un événement mondial en effet que cette découverte fantastique qui devait faire baisser de 80 0/0 le prix des diamants, en les réduisant au résultat d'une simple opération de laboratoire.

C'est vers la fin de 1905 que Lemoine, après diverses tentatives près d'autres financiers, alla trouver M. Julius Werber, gouverneur à vie de la De Beers, et lui parla de son invention. Des expériences furent faites en présence de deux témoins, MM. Sabs et Jackson. L'opérateur exhiba à leurs yeux émerveillés un diamant de la plus belle eau.

Un contrat fut alors passé. Lemoine écrivit sa formule et le pli cacheté fut déposé à l'Union Bank, où M. Werber avait le droit de le retirer, mais seulement en cas de mort de l'inventeur. Puis le gouverneur de la De Beers fournit à l'alchimiste les fonds nécessaires à l'exploitation de sa découverte. Une usine fut construite à Argenteuil, près de Paris, pour la fabrication en grand du diamant.

Cependant le temps s'écoulait. M. Werber avait versé en plusieurs fois 1,580,925 francs et Lemoine n'inaugurait pas l'usine, et Lemoine demandait toujours des fonds. Le financier envoya à Paris un de ses amis, M. Oast. Lemoine fabriqua sous ses yeux, à son laboratoire de la rue Lecourbe, un beau petit diamant, et M. Oast revint rassuré M. Werber.

Celui-ci attendit encore un peu. Mais il finit par perdre patience et, faute des diamants à profusion qui lui avaient été promis, il déclara au moins la formule.

Lemoine le prit de haut et menaça de porter sa découverte à un autre. M. Werber déposa une plainte au Parquet. En janvier 1908, Lemoine fut arrêté.

Il s'engagea alors une véritable lutte de procédure. Lemoine trouvait toujours quelque argument pour se défendre. Il affirmait être en mesure de faire du diamant, mais il réclamait pour cela sa liberté, ne voulant pas livrer son secret, même aux experts que le Tribunal avait désignés. Entre temps, de nombreux incidents se passèrent. On découvrit les lapidaires chez lesquels — avec les premiers fonds versés par M. Werber, — le prétendu chimiste avait acheté les diamants qu'il devait ensuite faire retrouver dans ses creusets. Avec une inconcevable audace, Lemoine combattit toutes les preuves amassées contre lui et fit si bien qu'en avril le juge d'instruction chargé de son affaire, M. Le Poittevin, signa en sa faveur un ordre de mise en liberté provisoire, pour lui donner la facilité de prouver la valeur de son invention.

Amusante coïncidence, c'était le 1^{er} avril que Lemoine devait se représenter devant le juge. Il demanda une prolongation et on lui accorda jusqu'au 11 juin. Ce jour-là, le juge, plein de confiance, l'attendait au Palais, et tomba de son haut quand il apprit que son inculpé lui avait faussé compagnie.

Le pli contenant la fameuse formule fut ouvert. C'était une mauvaise plaisanterie.

M. Le Poittevin se vit retirer l'instruction. Quant à Lemoine, que la police chercha en vain, il fut condamné par contumace, le 1^{er} février 1909, à dix ans de prison, vu la récidive, et à cinq ans d'interdiction de séjour.

On ne pensait plus à lui.

Petit détail amusant : l'hôtel qu'habitait Lemoine au temps de sa splendeur, 12, rue Pigalle, est maintenant occupé par son défenseur, M. Labori. De sorte que si Lemoine a eu besoin à sa rentrée à Paris de consulter son avocat, il n'a eu qu'à retourner à son ancien domicile.

G. G.

A CONSTANTINOPLE

APRÈS L'ÉMEUTE

L'émeute qui vient d'aboutir au remplacement du ministère turc, et qui porte un coup terrible au comité d'Union et Progrès, a, bien eu les caractères que j'indiquais dans mon article d'hier : elle a été faite par des soldats (sans officiers), auxquels se sont joints des étudiants en théologie et tous les mécontents qui pullulent dans la capitale.

Le prétexte en fut un ordre du jour rédigé d'une façon impérative et brutale par le commandant du premier corps d'armée, dans lequel il était enjoint aux troupes de tirer, s'il était nécessaire, même sur les prêtres et les civils. Cet ordre du jour à la prussienne, porta les soldats au plus haut point d'exaspération.

Mais ce ne fut là que la cause occasionnelle. La cause profonde fut sans doute le mécontentement produit par les procédés dictatoriaux et despotiques du comité jeune-turc.

La soudaineté de ce mouvement méritait par-dessus tout d'attirer l'attention. Cette soudaineté est comparable à celle que l'on put noter en juillet dernier, au moment de la suppression de l'ancien régime. Les Turcs sont passés maîtres dans l'art de conduire secrètement une propagande des plus intenses et de faire éclater la révolte alors que ceux contre lesquels elle est dirigée ne se doutent absolument de rien.

Le nouveau ministère, qui ne sera vraisemblablement qu'un ministère transitoire, est dès maintenant constitué. L'ordre paraît à peu près rétabli. Mais il ne faut pas se dissimuler que la situation reste des plus graves. Le comité « Union et Progrès », malgré ses défauts incontestables, avait l'énorme avantage de représenter un principe d'énergie, d'ordre et d'autorité. Dans le gouvernement central aussi bien que dans l'administration provinciale, il parvint, dès le premier jour de la révolution, à maintenir la discipline et la cohésion. En un pays aussi disparate que la Turquie et après un régime comme celui auquel le pays avait été si longtemps soumis, il faut reconnaître que ce n'est pas là un mince mérite.

Si le comité devait subitement disparaître, il serait à craindre que l'ordre et la discipline ne disparaissent avec lui. Ce n'est pas seulement la capitale qu'il faut considérer, mais aussi les provinces, dans lesquelles la journée d'hier risquerait de produire de désastreuses répercussions.

Et les périls de l'intérieur ne sont pas tout ; il y a encore ceux de l'extérieur. La Bulgarie, qui a des questions à régler avec la Turquie, ne va-t-elle pas profiter d'un pareil état de choses pour accroître ses exigences et marquer plus d'impatience ?

Raymond Recouly.

La journée du 13

Retardées volontairement par la censure ou accidentellement par suite de dommages causés aux appareils par les émeutiers, les dépêches relatant les détails de la journée révolutionnaire du 13 à Constantinople sont arrivées seulement hier dans la soirée.

Notons d'abord que la caractéristique de cette journée, c'est qu'elle a été exclusivement populaire et qu'aucun homme d'État n'y a joué un rôle actif. Les soldats ont marché sous les ordres de leurs sous-officiers, après avoir emprisonné leurs officiers, et c'est un simple sergent qui eut le haut commandement toute la journée ; c'est le bas peuple qui a soutenu les soldats, et l'élément religieux qui a pris part au mouvement était représenté surtout par les étudiants en théologie.

Il n'en paraît pas moins certain que le coup avait été préparé, soit par le parti libéral, qui est jusqu'ici le bénéficiaire de la journée, soit par une ligue musulmane, de création récente. Dès la matinée, les troupes sorties de leurs casernes après avoir mis en sûreté les officiers et ont marché sur le Parlement et sur le Séraskierat (ministère de la guerre). Les quatre bataillons qui y étaient casernés,

refusant de se joindre aux mutins et obéissant encore à leurs officiers, les révoltés font feu, tuent deux officiers, et entraînent les quatre bataillons.

Entre temps, un autre officier est tué sur le pont de Galata. Des mitrailleuses sont installées sur le pont.

Les soldats, baïonnette au canon, se dirigent vers Yildiz-Kiosk, acclamant le Sultan et réclamant le rétablissement de la loi du Chéri ou législation coranique que les Jeunes Turcs sont accusés d'avoir méconnue. Le mouvement a été en effet déterminé par un ordre général du commandant du 1^{er} corps d'armée, invitant les troupes à faire feu lorsque leurs officiers le leur commanderaient, fussent-ils en face des hojas (professeurs) et étudiants en théologie) qui participent aux manifestations, comme cela s'est produit lors de l'enterrement d'Hassan-Fehmi, le rédacteur du *Serbesti*, mystérieusement assassiné il y a quelques jours et dont le meurtrier n'a pas encore été arrêté. Le journal *Idman*, organe de la Ligue musulmane, a même prétendu que les soldats avaient reçu l'ordre de tirer sur les ulémas (prêtres) à première vue.

Une délégation de soldats et d'hojas est envoyée au Sultan et à la Porte avec un ultimatum pour demander la révocation du grand vizir Hilmi pacha, la démission du ministère et celle d'Ahmed Riza, président de la Chambre.

Le Sultan ne fait aucune difficulté pour accepter ces réclamations. Mais il reste sourd à l'invitation des révoltés qui lui demandent de venir à Stamboul, coiffé du turban vert, afin de montrer à tous son respect pour la religion.

A la Porte où Hilmi-pacha a convoqué le Conseil des ministres, on reconnaît aussi que la résistance est impossible. L'ultimatum des rebelles réclame, outre la protection de l'Islam, la dissolution du Comité jeune-turc, la destitution du grand vizir, du ministre de la guerre, du ministre de la marine, du président de la Chambre et l'impunité. Les rebelles, dans leur factum, reprochent à leurs officiers de les empêcher de prier. Le ministère se soumet et démissionne. Ahmed-Riza fait de même. Il déclare qu'il a toujours travaillé pour le bien du pays et que l'opinion publique se déclarait contre lui, il croit rendre service à sa patrie en se retirant.

Toutes les boutiques sont fermées. Les rues sont sillonnées de patrouilles d'insurgés qui font des feux de salve. Ils rassurent pourtant la population et surtout les chrétiens auxquels ils déclarent qu'ils ne feront rien contre eux. En fait, on ne signale la mort d'aucun étranger, mais les coups de feu n'ont pas tous été tirés en l'air. Il y a eu d'assez nombreuses victimes : cent, dit une dépêche. Beaucoup d'officiers ont été maltraités, blessés ou tués ; la mort du député Emir Arslan est confirmée, ainsi que celle de Nazim-pacha, ministre de la justice, que l'on prit pour Riza-pacha, ministre de la guerre. On cite aussi Sadik-pacha parmi les morts.

Pendant ce temps, à la Chambre, une soixantaine de députés étaient réunis et élisaient président, à la place d'Ahmed-Riza, Ismail-Kemal bey, chef provisoire du parti de l'Union libérale.

Les résultats

Hier matin la ville était plus calme, mais les soldats occupaient toujours la place Sainte-Sophie et le Parlement, attendant la formation du nouveau cabinet.

Toute la nuit la population a été alarmée par une fusillade continue. Les soldats manifestaient ainsi leur joie d'avoir obtenu satisfaction : adoption des lois de Chériat comme base de toute législation nouvelle, renvoi du grand vizir, du président de la Chambre, des ministres de la guerre et de la marine, nomination à la présidence de la Chambre d'Ismail-Kemal bey, expulsion de Constantinople d'Al Hussein Jahid, rédacteur en chef du *Tanin* et de MM. Kahlmi et Gavid, députés de Salonique, nomination à la vice-présidence de la Chambre de Zohrah, membre influent de l'Union libérale, et enfin élimination des officiers des bataillons de chasseurs de Salonique.

Voici maintenant, par ordre de réception, les dernières dépêches qui nous parviennent :

Constantinople, 14 avril.

Un cuirassé est parti d'ici dans la matinée. On dit qu'il porte aux troupes, venant de Salonique par mer, l'ordre de retourner dans cette ville, et qu'il est chargé de les y forcer en cas de besoin.

Les nouvelles manquent concernant l'attitude des corps d'armée d'Andrinople et de Salonique, et cette absence d'informations cause des inquiétudes.

Constantinople, 14 avril.

Une partie des révolutionnaires a passé la nuit sur la place du Parlement. Le ministre de la guerre cherche en ce moment à les calmer. La musique joue, et sans cesse retentissent des hurrahs et des salves de réjouissance.

Constantinople, 14 avril.

La plupart des magasins et boutiques sont fermés ; les affaires sont entièrement arrêtées. Les soldats continuent à faire feu en passant dans les rues et l'attitude de l'infanterie de marine sur tout cause de graves appréhensions. Des petits détachements de ces soldats circulent dans les quartiers européens, tirant des coups de fusil de quelques mètres en quelques mètres. Des balles égarées ont déjà blessé quelques personnes.

Le général Mahmoud Moukhtar-pacha, commandant le 1^{er} corps d'armée, est renvoyé et remplacé par Yaver-pacha, commandant de Constantinople.

Constantinople, 14 avril.

Un grand nombre de troupes restent à Stamboul.

Des groupes de dix à quinze soldats, baïonnette au canon, parcourent les rues de Stamboul et de Galata, tirant des coups de fusil en l'air.

Les magasins de Galata et de Stamboul demeurent fermés.

La nuit dernière une balle a frappé accidentellement, au-dessus de l'entrée de l'hôtel de l'ambassade de France ; elle a traversé le plafond et est tombée dans l'escalier.

Les cercles diplomatiques compétents jugent la situation un peu plus calme aujourd'hui. Les journaux jeunes-turcs, le *Tanin* et le *Chavret-Oummet*, n'ont pas paru aujourd'hui. Il est probable

qu'ils vont suspendre complètement leur publication.

Constantinople, 14 avril.

Une trentaine de députés seulement s'étant présentés aujourd'hui à la Chambre, la prochaine séance est fixée à demain.

Constantinople, 14 avril.

La ville est presque entièrement rentrée dans le calme. Les mouvements des troupes circulant par fractions plus ou moins importantes, leurs salves de réjouissance et diverses autres manifestations et incidents qui ont encore duré toute la journée, ont également cessé.

L'installation du nouveau cabinet et les efforts déployés par le clergé musulman, dont l'influence sur le peuple est maintenant très grande, ont essentiellement contribué à rétablir le calme.

Constantinople, 14 avril.

La soirée a été calme. Les troupes sont rentrées dans les casernes.

Les députés qui se réuniront demain à la Chambre ont le projet d'élire Talat-bey pour président.

Un fait nouveau

Berlin, 14 avril.

On télégraphie de Sofia au *Lokalanzeiger* que des voyageurs venant de Constantinople annoncent que des mitrailleuses ont balayé la place du Parlement et que soixante émeutiers sont tombés et ont été mis en fuite par les troupes restées fidèles. — BONNEFON.

Le nouveau ministère

Constantinople, 14 avril.

Le cabinet a été constitué comme suit :

Grand vizir, Tewfik-pacha ;
Guerre, Edhem-pacha ;
Marine, par intérim, le vice-amiral Hadji Emir-pacha ;
Intérieur, par intérim, Adil-bey ;
Finances, Houry-bey ;
Justice, Hassan-Helmi-pacha, ancien président du Conseil d'Etat dans le précédent cabinet.

Zilmi pacha remplace ce dernier comme président du Conseil d'Etat. Les autres ministres gardent leurs portefeuilles.

Le nouveau grand vizir et le cheik ul-Islam sont arrivés en grande cérémonie à la Porte à trois heures. Ils ont été accueillis par les acclamations d'une foule immense. Les troupes averties de l'approche du cortège cessèrent instantanément leur fusillade. La Porte et ses abords étaient encombrés d'une foule de gens de toutes classes, et la grande salle où se tenait l'investiture officielle était absolument bondée.

L'édit impérial, qui nomme Tewfik-pacha grand vizir et confirme Zia Eddin-effendi comme cheik-ul-Islam, ordonne la stricte observation des lois de Chéri, le maintien de la constitution dans l'intérêt de l'ordre, du progrès, du bien du pays et du gouvernement, dont il fait ressortir l'importance, et invoque finalement l'assistance divine pour secondar les efforts du grand vizir.

La cérémonie terminée, les troupes rentrèrent dans leurs casernes en tirant des coups de feu en l'air tout le long de la route.

Le cabinet se compose d'éléments puisés hors des partis parlementaires, et on le considère en général comme transitoire. On croit au retour au pouvoir, par raison de leur popularité, de Kiamil-pacha et de Nazim-pacha, ce dernier à la guerre.

Constantinople, 14 avril.

Le mouvement d'hier fomenté par la société musulmane récemment fondée semble nettement réactionnaire.

On envisage l'avenir avec inquiétude et l'on craint le retour de l'ancien régime.

On accueille le nouveau ministère avec méfiance.

A Salonique

Salonique, 14 avril.

Les événements de Constantinople ont produit une profonde impression dans les milieux militaires. Les officiers font tout pour sauver l'influence du parti Union et Progrès. Ils ont fait savoir aux membres du Comité de Constantinople qu'ils sont prêts à partir avec leurs troupes pour la capitale. Ils attendent d'heure en heure des instructions. On dit que les chefs albanais s'apprentent à faire défection au Comité Union et Progrès.

En Bulgarie

Sofia, 14 avril.

Le tsar Ferdinand est rentré cette nuit à Sofia, venant de Philippopoli.

Le Conseil des ministres a siégé pendant toute une partie de l'après-midi d'hier.

Dans les milieux politiques, on assure que le gouvernement bulgare serait disposé à obtenir du gouvernement de Constantinople, grâce, s'il était nécessaire, à une mobilisation, la reconnaissance immédiate de son indépendance et le règlement des dernières difficultés pendantes avec la Turquie.

Les bruits de mobilisation sont pourtant officieusement démentis.

A Vienne

Vienne, 14 avril.

Dans les cercles diplomatiques, on estime que les événements d'hier et d'aujourd'hui à Constantinople sont seulement le prélude de luttes entre les partis de l'Empire ottoman. On considère comme presque certain que le parti Jeune-Turc fera tout son possible pour reprendre une revanche.

Le danger existant réside surtout dans ceci que la lutte des partis pourra s'étendre aux provinces et provoquer surtout en Macédoine des événements de nature à avoir un contre-coup sur la politique internationale.

Le *Neues Wiener Abendblatt* a interviewé un diplomate turc, lequel a dit :
« Suivant mes informations, le mouvement actuel en Turquie n'est pas dirigé contre la Constitution, mais seulement contre le Comité jeune-turc et contre l'absolutisme avec lequel le Comité dirige toutes les affaires ; l'intention des émeutiers est conséquemment d'écarter le Comité jeune-turc.

Une dépêche dit que c'est l'ancien ministre des affaires étrangères, Tewfik-pacha, qui a été nommé grand vizir, mais que les révolutionnaires refusent de le reconnaître.

On confirme que les Européens n'ont pas été molestés. Un journaliste, accom-

agné d'un drogman de l'ambassade austro-hongroise, a pu librement circuler parmi les soldats.

Tous les journaux relèvent le caractère grave de ces événements et la *Neue Freie Presse* fait ressortir que même après le règlement définitif de la question de l'annexion de la Bosnie, l'Autriche-Hongrie demeure une puissance balkanique s'intéressant vivement aux choses des Balkans. Il ne peut pas être indifférent à l'Autriche-Hongrie de savoir ce qui se passe à Constantinople et qui y exerce le pouvoir effectif et non seulement apparent.

A Berlin

Berlin, 14 avril.

Le lieutenant-colonel Enver-bey, dont on connaît le rôle glorieux au début de la révolution turque, est en ce moment attaché militaire à Berlin ; il passe pour le chef le plus éminent des Jeunes-Turcs. Voici les déclarations qu'il a faites au *Berliner Tageblatt* :

« Ce n'est pas une poignée de soldats ignorants, affolés par quelques discours mal compris, excités dans leurs sentiments religieux que je respecte, qui pourront annihiler notre œuvre. D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues, la révolte est étouffée en ce moment ou le sera au plus tard demain, car il s'agit d'une révolte, non d'une révolution, d'une émeute de quelques malheureux bataillons égarés, excités ; j'y vois l'œuvre d'un parti qui depuis peu affecte d'être plus radical encore que les Jeunes-Turcs. Ils ont commis des violences, ils seront punis. En ce moment même, d'après les derniers télégrammes reçus, la garde et le deuxième corps d'Andrinople amené à Constantinople par train express, ont occupé avec de l'artillerie et des mitrailleuses la place qui entoure le Parlement à Stamboul ; ils rétabliront l'ordre sans difficulté. Si les bataillons qui sont cernés en ce moment et dont les communications sont coupées, ne se rendent pas, on tirera sur eux, on fusillera les sous-officiers rebelles et on enverra les soldats dans l'Yémen. Edhem-pacha me paraît l'homme de la situation. Il aura à rétablir l'ordre. Tewfik-pacha, l'ancien ambassadeur à Berlin, est le beau-frère d'Edhem-pacha ; il y a un autre homme politique de ce nom ; il est probable que celui dont on parle comme grand vizir, est l'ancien ambassadeur. »

Telles sont les déclarations d'Enver-bey. Le *Berliner Tageblatt* ajoute que la censure, jusqu'à ce matin, a supprimé tous les télégrammes de presse, ainsi que ceux du docteur Helfferich, directeur de la Deutsche Bank à Constantinople. Nous n'avons eu sur la journée d'hier que des télégrammes de source autrichienne. Cependant, toutes les dépêches particulières parties ce matin annoncent que la puissance du Comité jeune-turc est anéantie et que le mouvement prend un caractère de plus en plus réactionnaire.

Le *Lokal-Anzeiger* se fait l'écho d'un bruit d'après lequel le colonel Enver-bey serait parti pour Constantinople. L'ambassade de Turquie, on dit n'en rien savoir, et au domicile de l'attaché militaire, on se borne à déclarer qu'il se prépare depuis quelque temps à faire un voyage circulaire. — BONNEFON.

A l'Etranger

Guillaume II à Venise

Venise, 14 avril.

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne et le prince Oscar sont arrivés ce matin à 11 h. 35 et ont été reçus à la gare par le prince de Bulow, le comte de Monts, ambassadeur d'Allemagne à Rome, et par toutes les autorités civiles et militaires. Les souverains ont été acclamés par la foule en sortant de la gare et ont été conduits à bord du *Hohenzoellern*.

Un déjeuner a été servi à midi et demi à bord du yacht impérial. Y ont pris part l'empereur, l'impératrice d'Allemagne, le prince Oscar, le prince de Bulow, la princesse de Bulow, Mme Minghetti, l'ambassadeur d'Allemagne à Rome et la comtesse de Monts, M. Fletow, ministre, et les personnages de la suite impériale. Après le déjeuner, l'empereur, l'impératrice, le prince Oscar et leurs suites ont fait dans six gondoles le tour de la Lagune et des canaux en ville.

A cinq heures, le thé a été servi à bord du yacht impérial ; les souverains allemands avaient invité plusieurs dames de la noblesse vénitienne.

Ce soir, à huit heures, l'empereur a offert un dîner en l'honneur des autorités de Venise.

Au Maroc

Tanger, 14 avril.

Le Sultan, dans une lettre officielle adressée au gouvernement français, annonce l'intention d'envoyer une ambassade à Paris pour mettre au point les questions examinées et résolues en principe au cours de l'ambassade de M. Regnault, à Fez, notamment au sujet de l'évacuation de la Chaouia, du régime de la frontière algéro-marocaine et des indemnités de Casablanca.

L'ambassade qui arrivera à Tanger dans la première quinzaine de mai et passera par Madrid en se rendant à Paris sera composée d'Amin el Mokri, ministre des finances, chef de l'ambassade ; d'Abdallah el Fasi, vizir intérimaire des affaires étrangères ; d'El Marakehi, secrétaire, et d'Amin el Hadjadj, fils d'El Mokri.

Les vizirs, qui devaient attendre le Sultan à Rabat, ont été invités à se rendre à Fez immédiatement. On croit que cet ordre a été donné en prévision d'un combat contre le Roghi.

main. Ils se sont fiancés l'un à l'autre, mais dès que le Christ s'est révélé à eux ils renouent d'un commun accord au mariage pour s'attacher à lui seul. L'un deviendra Jean, l'autre, l'autre sera Joannina, la première martyre chrétienne.

Aussi bien à peu près tous les personnages de premier plan, sont-ils empruntés au récit évangélique, que l'auteur serre de très près. Il semble que le P. Coubé n'ait voulu ajouter à ce récit que ce qui lui a paru utile à mieux nous faire comprendre comment a pu s'accomplir le grand drame de la passion. Et il entre donc aussi avant que possible dans la psychologie des acteurs de ce drame, en imaginant des circonstances, des faits propres à mettre en lumière les mobiles secrets qui les ont agités sur lesquels les évangélistes ne se sont point expliqués très clairement.

Ames juives est moins sentimental que *l'Aube*, l'exquis roman christologique de Myriam Thelen. Mais étant plus austère et d'ailleurs écrit d'une plume sacerdotale, il a un caractère plus intense et religieux. Et c'est encore comme toute une prédication, accommodée, il est vrai, à la frivolité contemporaine par la condescendance d'un orateur qui n'est sans doute pas fâché d'autre part de montrer qu'il a, comme on dit, plusieurs cordes à son arc.

Julien de Narfon.

LE CONGRÈS SOCIALISTE

Saint-Etienne, 14 avril.

La journée entière du congrès a été consacrée à l'ordinaire comédie du pardon des injures pour la plus grande gloire de l'union. L'insurrectionnel M. Hervé a été élu de nouveau membre de la commission administrative permanente du parti, en compagnie de l'inventeur de la motion Joubert qui avait soulevé l'indignation du dernier congrès de Toulouse.

M. Rozier, député de Paris, a été maintenu dans le parti, malgré le vote de la Fédération de la Seine. Et il nargue ses adversaires, comme M. Breton, comme M. Varenne, comme M. Hervé narguent leurs victimes.

Pour ce qui est de la tactique électorale, l'équivoque couvre tous les calculs, toutes les intrigues, toutes les préparations des élections de 1910. L'ensemble du congrès semblait décidé à repousser toute alliance avec les radicaux : M. Guesde approuvait cette intégrité indépendante. Mais M. Jaurès avait demandé, comme aux meilleurs jours du ministère Combes, qu'on n'oublie pas la défense républicaine. Et M. Breton l'a emporté. On s'entendait avec les radicaux.

Jamais congrès ne fut plus ridicule, plus inutile, — ne fit pareil avec d'impudence.

J.

A MÉRÜ

La grève générale de vingt-quatre heures

L'ordre de faire la grève générale pendant vingt-quatre heures, donné au nom du comité de grève, par les délégués de la C. G. T. qui ont pris la direction du mouvement, a été partout ponctuellement exécuté.

A part Ivry-le-Temple qui n'a jamais été atteint par la grève, et quelques ouvriers libres de Fresnes et de Valenciennes, tous les travailleurs de l'industrie du bouton ont chômé. Et non seulement eux, mais un grand nombre d'ouvriers étrangers à cette industrie. Des groupes s'étaient en effet présentés dans les ateliers pour demander que le travail fût suspendu, et les patrons, redoutant pour eux-mêmes les violences dont ils n'avaient jusqu'à présent été que témoins, n'avaient pas osé refuser.

Le centre de réunion désigné était Méri. C'est donc là qu'on s'est dirigé de toutes les communes. A Adamville, centre le plus important des boutons de nacre, trois cents grévistes se sont formés en colonne, par rangs de quatre, femmes et enfants en tête. Ils ont parcouru les rues en chantant *l'Internationale*, puis ils se sont mis en route pour Méri. Là aussi, ils se sont promenés dans la ville en chantant des chants révolutionnaires. Au fur et à mesure leurs rangs se grossissaient des grévistes arrivés par petits groupes des autres communes. Les commerçants, craignant des troubles, se sont hâtés de fermer les volets de leurs magasins.

Bien que les attroupements soient interdits, le préfet n'a pas voulu empêcher la manifestation, se réservant d'intervenir seulement au cas où elle cesserait d'être pacifique. Les grévistes étaient donc les maîtres du pays. Cependant des mesures d'ordre très sérieuses avaient été prises. Un escadron de cuirassiers occupait la place de l'Hôtel-de-Ville, à l'intérieur duquel se tenaient des sections de chasseurs à pied et plusieurs brigades de gendarmerie. Des patrouilles de cavalerie sillonnaient la ville, évitant autant que possible de prendre contact avec les manifestants.

A une heure les grévistes, au nombre de deux à trois mille, se réunissent place du Jeu-de-Paume, où une estrade improvisée a été dressée. M. Platet, secrétaire de la Fédération des boutonnières de l'Oise, y monte et annonce l'arrivée du citoyen Niel, secrétaire de la C. G. T. Puis il s'écrit :

— Citoyens, on veut du sang ! Ne fournissez pas à nos adversaires l'occasion de le verser. Voulez-vous faire une manifestation qui démontre votre puissance ?

— Oui ! oui ! crie la foule.

— Eh ! bien, ne provoquez personne. Que votre manifestation s'écoule à travers les rues sans injures à l'armée et sans violences. Ne donnez pas lieu à la troupe d'intervenir...

Et la colonne se remet en route. Les femmes, qui marchent en tête, ont des rubans rouges dans les cheveux. Elles chantent *l'Internationale*, la *Carmagnole* et — pour mieux se conformer à la recommandation de ne provoquer personne — la *Ca ira*, avec cette variante : « Les patrons et les gendarmes, on les pendra, la g... en bas ! » On n'est pas plus conciliant.

Incident curieux. Comme la manifestation arrive près de la gare, la 4^e compagnie du 8^e chasseurs débarque du train qui l'a amenée d'Amiens et s'en va, clairons sonnants. Instantanément les chants cessent et les grévistes emboîtent le pas aux soldats avec une évidente satisfaction.

L'apparition du citoyen Niel qui, lui aussi, descend du train, arrêtée ce mouvement instinctif et l'on se remet en

route vers le Jeu de Paume, où va être tenu le meeting annoncé. Chemin faisant, et pour se faire pardonner un moment d'« erreur chauvine », on conspuait fortement la maison de M. Bonnier, loueur de voitures, dont l'omnibus a servi au transport des prisonniers, et des usines de MM. Doudelle, Tabary et Troisueufs.

Malgré de nombreux détours pour éviter les barrages, un certain nombre de manifestants sont dispersés en route, et le nombre des assistants est considérablement réduit lorsque commence la réunion en plein air.

M. Platet prend le premier la parole pour rappeler la genèse de la grève, « due, dit-il, à l'intransigence de certains patrons ».

Il proteste contre l'attitude des pouvoirs publics et contre l'envoi provocateur des troupes, dont le nombre, fait-il remarquer, est plus élevé que celui des grévistes. Il engage les ouvriers à ne compter que sur eux-mêmes pour défendre leur cause.

M. Niel, secrétaire de la C. G. T., lui succède. « Votre grève, s'écrit-il, rentre dans la catégorie des grèves historiques. Elle mérite une place d'honneur dans l'histoire de la classe ouvrière. »

Il félicite les ouvriers de leur courage et de leur résolution et flétrit « les lâches qui sont restés fidèles au patronat abject en continuant de travailler. Le patron est dans son rôle en nous exploitant. S'il réussit, tant pis pour nous ! »

Il encourage les grévistes à la fermeté, les assurant de la victoire, déjà à demi remportée. Mais il faut se défier : « Le patronat n'a qu'un désir, celui de vous reprendre par la ruse ce qu'il a été contraint de céder par votre force. Il faut que le syndicat, comme une sentinelle, veille sur les positions conquises. »

Après avoir recommandé encore de ne pas laisser diviser ni par les opinions politiques ni par les questions religieuses, « car il ne doit pas y avoir de syndicat de boutonnières républicaines, un de boutonnières patriotes et un d'antipatriotes », il défend lui et ses camarades de la C. G. T. d'être des grévistes :

— Nous n'aimons pas, dit-il, la grève pour la grève, les violences pour les violences. Ce n'est que contrainte et force que la classe ouvrière a recours parfois à des violences qui deviennent dès lors légitimes.

Et il termine par cet appel : — Groupez-vous dans la C. G. T. Elle ne vous a menagé ni ses hommes, ni son temps, ni son argent. Elle continuera tant que ce sera nécessaire.

Après des discours de MM. Guillet, du syndicat d'Adamville, et Gémy, métallurgiste, M. Delpech, de la C. G. T., propose un ordre du jour :

— Il faut, s'écrit-il, que vous assuriez les ouvriers arrêtés au cours de la grève de votre sympathie et de votre concours effectif.

Que les magistrats prennent garde. Le cas échéant, pour défendre ces camarades, vous saurez avoir recours à la C. G. T. pour qu'elle proclame la grève générale. Je vous demande d'acclamer cette proposition.

Elle est acclamée, d'autant plus que la pluie commence à tomber et que beaucoup ont hâte de quitter la place. Pendant on se forme en colonne pour accompagner à la gare quatorze enfants envoyés en exode à Persan-Beaumont. Puis la dispersion a lieu sans tumulte, les barrages sont levés et Méri rentre dans le calme.

Aucune arrestation n'a été opérée, sauf celle d'un ivrogne qui insultait une patrouille au passage.

André Nède.

P. S. — Dans la soirée, une nouvelle réunion a été tenue par les grévistes. M. Niel y a développé ses théories sur le syndicalisme et montré les avantages de l'adhésion des syndicats à la Confédération du Travail. MM. Blanchard et Galantun ont également pris la parole. A onze heures et demie, les délégués de la C. G. T. sont repartis pour Paris. Il ne s'est produit aucun incident.

JOURNAUX ET REVUES

Les radicaux humilisés

Le Temps signale le très mauvais accueil que les propositions radicales ont reçu à Saint-Etienne.

Elles sont arrivées sous la modeste forme d'une lettre de M. Laffère. Seulement, la lettre de cet éminent et conciliant radical a été « tournée en dérision », accablée de « sarcasmes » et d'injures.

Pauvres radicaux — risibles, en outre ! — à qui l'humiliation ne profite pas !... Ils comptaient sur le citoyen Jaurès, qui jadis fut l'ami, le parfait ami, des radicaux. Mais le citoyen Jaurès est l'un de ces meneurs qui suivent avec une remarquable docilité leur troupeau ; or, le troupeau méprisait le radicalisme ; le citoyen Jaurès méprisait ses anciens amis.

Ils comptaient sur le citoyen Varenne, l'un des apôtres de la discipline républicaine. Mais, avec son apostolat de discipline républicaine, le citoyen Varenne venait d'éprouver mille ennuis. Les guesdistes et les hervéistes l'avaient secoué. Il se tint coi et négligea les radicaux.

Ils comptaient sur le citoyen Breton. Le citoyen Breton ne les abandonna pas. Mais il n'a plus, chez les socialistes, aucune autorité. De sorte qu'il défendit, à Saint-Etienne, par le citoyen Breton, c'est, pour une proposition radicale, exactement la même chose que de n'être pas du tout défendue.

Voilà comment les radicaux sont malheureux.

Ils l'ont, d'ailleurs, bien mérité.

Le Temps se demande ce qu'ils vont faire, s'ils relèveront le défi... Non, ils ne relèveront rien du tout ; ils ne feront rien ; ils ne relèveront pas leur vieux parti suranné. Ils ont, à force de nonchalance, abdiqué entre les mains des socialistes, naguère. Maintenant, le parti socialiste les traite sans ménagement ; tant pis pour eux !...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

La Petite République, au sujet du congrès de Saint-Etienne :

A qui bon s'obstiner à lutter contre l'évidence ? Il y a, il y aura toujours des tendances différentes, des violents et des calmes, des

évolutionnistes et des révolutionnaires, et c'est faire tort à l'action des uns et des autres que les obliger à marcher toujours ensemble.

Le pire, c'est que le congrès de Saint-Etienne a repoussé l'entente électorale que lui offraient les radicaux. Il a décidé de maintenir le statu quo, c'est-à-dire de laisser les fédérations régionales maîtresses de leur attitude au second tour. Ce n'est pas ce qu'il faut à l'intransigence de M. Hervé. Mais M. Hervé a réussi à empêcher l'entente et il n'a rien obtenu malgré tout. Or n'était-ce point le principal ?

Du Radical :

Les jeunes-turcs du comité Union et Progrès périssent par les mêmes armes qui leur avaient servi à triompher. Car il n'y a aucun doute à avoir sur les graves événements dont Constantinople vient d'être le théâtre.

Que les troupes aient agi sous l'influence des chefs de l'Union libérale ou sur les conseils de ceux qui se réclament des doctrines criminelles, c'est le comité Union et Progrès qui a dû céder la place, précisément à ceux qu'il avait renversés. La parole est toujours vraie. Celui qui a frappé avec l'épée périt par l'épée.

NOTES D'UN PARISIEN

AMOUR

Savoir si on est aimé ? On m'avait toujours assuré que rien n'est plus facile au monde. Cela se reconnaît, paraît-il, à des signes qui jamais ne nous égareront : une pression des doigts, un regard furtif, un certain tour mystérieux que prennent soudain des propos vagues... Quel homme s'y tromperait ? Et surtout, quelle femme ?

Et pourtant ! Mlle Blanche Lefèvre est femme ; elle est légère de son état ; elle approche de la quarantaine. Voilà bien des éléments de clairvoyance réunis dans une seule créature. Mais Mlle Blanche Lefèvre ne parvenait pas à discerner si, comme elle le souhaitait, elle était aimée de son voisin.

Elle s'est dit qu'il fallait se débarrasser de sa dépouille de sa broche en or, de son rond de serviette en argent. Aussitôt les cartes promirent à Mlle Lefèvre que l'homme aimé, bon mari, excellent père, n'hésiterait pas à ruiner la paix de son ménage, pourvu qu'elle fût le premier pas.

Les cartes avaient parlé. Mlle Lefèvre frappa doucement chez son voisin. Ce fidèle époux la mit à la porte. Et, désespérée, Mlle Lefèvre vient de faire condamner la cartomancienne à deux mois de prison. Puisse la douceur de sa vengeance assurer désormais, — j'en doute fort, — la sérénité de son cœur !

Cette sombre aventure nous enseigne que, s'il est aisé d'apprendre qu'on plaît, c'est peut-être plus simple encore de connaître qu'on ne plaît pas. A qui n'est-il pas arrivé d'être aimé sans daigner s'en apercevoir ? Mais, lorsque nous sommes méprisés, tôt ou tard, nous nous en apercevons toujours.

Heureuse Mlle Blanche Lefèvre, à qui cette certitude précieuse n'a coûté, en somme, qu'une seule broche, un seul rond de serviette, une seule démarche téméraire !

D.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain LE TRUST, de Paul Adam.

LA JOURNÉE

Conseil des ministres : A l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières.

Mariage : Le baron Amédée Bray avec Mlle de Plinval-Salgues, fille de la comtesse de Plinval-Salgues (Saint-Pierre du Gros-Caillois, midi).

Obsèques : M. l'abbé Paul de Foville, prêtre suplicien, ancien élève-ingénieur des mines (Saint-Sulpice, 40 heures). — Mme Emile de Musset née Freconnet (Saint-Philippe du Roule, 9 h. 3/4).

Cours et conférences : M. Maxime Baron : « Erreurs fondamentales, religieuses, morales et sociales » (183, avenue de Clichy, 8 h. 3/4).

Informations

Intérieur. — Le collège électoral de l'arrondissement d'Avallon (Yonne) est convoqué pour le 9 mai, à l'effet d'élire un député en remplacement de M. Flaudin, élu sénateur.

L'incident Hirsch-Marinetti. — MM. Rouvier, Desjardins et Léon Blum, témoins de M. Charles-Henry Hirsch, se sont présentés hier soir chez M. Marinetti pour lui demander réparation au nom de leur client. M. Marinetti leur a déclaré qu'il ferait connaître ses témoins aujourd'hui.

Congrès. — Hier matin s'est ouvert à la Sorbonne le congrès international organisé par la Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public.

La séance d'ouverture était présidée par M. Brunot, professeur d'histoire de la langue française, qui a prononcé un discours éloquent et très applaudi, sur les humanités modernes.

Deux nouvelles séances, et fort intéressantes, ont eu lieu dans l'après-midi. On a discuté plusieurs questions d'enseignement et voté plusieurs vœux. Nous reviendrons aujourd'hui en détail sur ce congrès.

Hier soir le vice-recteur de l'Académie de Paris, M. Liard, recevait dans son salon des membres du congrès. La musique de la garde républicaine s'est fait entendre.

La constitution d'un capital est chose difficile : l'épargne vous le donnera en vingt, vingt-cinq ou trente ans ; l'assurance sur la vie le constitue tout de suite, car ses combinaisons répondent à toutes les situations, s'accordent à tous les budgets.

Mais, pour passer un tel contrat, qui peut durer toute une vie, adressez-vous à une Compagnie sérieuse et dont les engagements ne laissent rien d'indéterminé.

Aucune Société ne donne plus de sécurité que la Compagnie Le Phénix (Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), qui existe depuis soixante-quatre ans.

S'adresser au siège social de la Compagnie Le Phénix, 33, rue Lafayette, ou à ses agents généraux.

AVIS DIVERS

MONT-DORE. Providence des asthmatiques. Cure thermale. Cure d'air. Altitude 1,600 m. Juin-Octobre. Brochures. Renseignements : 8, bd Poissonnière, Paris.

RECOLORATION A SEC des cheveux blancs par la POUDRE CAPILLUS de la Parfumerie Nison, 31, rue du 4-Septembre.

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC ET LES DIGESTIONS DIFFICILES

LIQUEUR NORMALE

aux trois ferments (Pepsine, Diastase et Pancreatine). Flacon de 3 fr. 50, 6 fr., 9 francs.

PHARMACIE NORMALE

47 et 49, rue Drouot, PARIS

Nouvelles Diverses

LA GRACE PRÉSIDENTIELLE

Le Président de la République a reçu, hier, M^{rs} André Hesse et Albert Dusart, les défenseurs de Georges Didot et Henri Dujon, les assassins de Mme veuve Sauvejon, courtière en bijou, rue de Bondy.

Les avocats ont emporté de cette visite l'impression que leurs clients seront graciés.

DANGEREUX MALADE

Il y a deux mois, un garçon de café, Joseph Morin, âgé de trente-quatre ans, demeurant rue d'Alexandrie, qui était atteint d'une maladie de la moelle épinière, se blessa à la main gauche, en lavant un verre. Comme on refusait de le garder à l'hôpital, il pria M. le docteur Lamoureux, 51, rue du Caire, de lui donner ses soins.

La blessure se ferma, mais Morin avait maintenant la main ankylosée. Ses amis lui affirmèrent que son médecin l'avait mal soigné et qu'il était maintenant menacé de paralysie.

Désespéré, et après avoir résolu de se venger, il se rendait hier matin chez M. le docteur Lamoureux. Ce dernier, fort heureusement, était à la campagne et, quand Morin sonna à la porte, la domestique, qui était contrain de déjeuner, ne se dérangea pas pour venir lui ouvrir.

Furieux, il tira alors quatre coups de revolver dans la porte en criant : « A mort, Lamoureux ! » puis, affolé à l'idée qu'il allait être arrêté, il se logea deux balles dans la tête.

Grièvement blessé, il a été transporté à l'Hôtel-Dieu.

UNE MANIFESTATION AU PANTHÉON

Une cinquantaine de jeunes gens, appartenant au groupe royaliste « La Rose blanche », ont porté hier dans l'après-midi une couronne de fleurs tricolores à la statue de Jeanne d'Arc, nouvellement transportée sous le dôme du Panthéon.

Cette couronne portait l'inscription suivante : « A la bienheureuse Jeanne d'Arc, la Rose blanche offre ces fleurs. »

Des gardiens du Panthéon ont arraché cette couronne des mains de M. Goinard, président de « La Rose blanche ». Des Anglais qui visitaient le monument ont relevé quelques fleurs de ces couronnes et les ont mises à leurs boutonnières.

Les manifestants se sont alors retirés, puis ils ont été dispersés à la sortie par des agents.

LE TERME

Bien des Parisiens sont absorbés aujourd'hui par les soins de leurs déménagements et préparent leurs installations nouvelles. Ils trouveront à l'Exposition de mobiliers complets par milliers, organisées aux Grands Magasins Dufayel, un choix considérable de sièges, tapis, tentures, articles de ménage, éclairage, outillage, sport, voyage, jardin, photographie, cycles, voitures d'enfants, etc. De nombreuses attractions sont en outre offertes aux visiteurs.

VILLA CAMBRIOLÉE

Des cambrioleurs restés inconnus, ont dévalisé la villa que M. Louis Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, possède à Lozère, près Palisbaud.

Il y a quelque temps, dans la même localité, des malfaiteurs ont cambriolé, dans les mêmes conditions, la villa de M. Julien, architecte de la Ville de Paris.

Une enquête a été immédiatement ouverte.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Tremblement de terre

Constantine. — Une secousse de tremblement de terre s'est fait sentir cette nuit. Les oscillations, allant du nord au sud, ont duré quatre secondes.

Aucun dégât n'a été constaté.

Un navire abandonné en mer

Marseille. — Cette nuit, le paquebot *Malvina*, de la Compagnie générale transatlantique, allant à Bougie, a rencontré à vingt milles environ de l'île Maïre, le brick-golette italien *Guglielmo Marconi*, complètement désarmé et abandonné par tout son équipage.

Le brick-golette, qui portait 400 tonnes environ de soufre, a été pris en remorque par la *Malvina* et conduit au Frioul, où un bateau-pilote est allé le prendre pour l'amener au port Vieux.

La *Malvina* a repris sa route sur Bougie, après avoir mis le pavillon de la Compagnie générale transatlantique et un homme de garde sur le brick-golette, qu'il a laissé au Frioul.

On est sans nouvelles de l'équipage du voilier.

Courtois malade

La Rochelle. — Courtois, l'assassin de M. Rémy, interné à Saint-Martin-de-Ré, qui devait être entendu devant la Cour d'assises de Versailles, vient de tomber malade ; il a été transporté à l'infirmerie du dépôt des forçats.

Renard, qui a eu la chance de voir admettre son pourvoi, aurait-il encore la bonne fortune de voir disparaître son accusateur ?

Argus.

AVANT-PREMIÈRES

A LA PORTE-SAINT-MARTIN : LAUZUN

Sur leur pièce annoncée pour ce soir, en répétition générale, à la Porte-Saint-Martin, MM. Gustave Guichés et François de Nion fournissent en réponse à la lettre que leur avait adressée notre collaborateur Serge Basset les renseignements qui suivent :

Vous nous demandez de vous dire dans quelles circonstances s'est établie notre collaboration pour *Launuz*, à quel moment et comment notre pièce fut reçue à la Porte-Saint-Martin, ainsi que nos impressions sur les répétitions et les artistes à la veille de comparaître devant le grand public.

Tout cela qui est parfois si compliqué d'incidents, la bonne grâce si cordiale de MM. Hertz et Jean Coquelin l'a tellement simplifié pour nous qu'en tre le mot « fin » écrit après la dernière scène et la réception de la pièce elle n'a pas laissé place au moindre événement. Voilà qui est supprimer l'intermédiaire et ouvrir d'un seul geste... la Porte-Saint-Martin.

Quant à notre collaboration, elle est née d'un regard simultané sur ce titre d'un livre : *Les Mémoires de Mlle de Montpensier*, petite fille d'Henry IV.

Quelle belle pièce on ferait avec la Grande Mademoiselle ! me dit François de Nion.

« Et avec Lauzun, donc ! » me répondit Gustave Guichés.

Lauzun privilégié, immédiatement fut prise la résolution de collaborer... Quatre ans après, c'est-à-dire l'été dernier avant de partir en vacances, de

Nion me dit : « Et la Grande Mademoiselle ? » — « Et Lauzun ? » me répondit Guichés, et immédiatement une nouvelle résolution fut prise de collaborer...

Huit jours après, le scénario était écrit. Les quatre actes étaient terminés fin décembre, et en janvier nous conations le sujet de la pièce à MM. Hertz et Jean Coquelin qui en réclamaient la lecture pour le lendemain et la reçurent de leur plus chaleureux accueil.

La mort de Coquelin survint qui privait tout à coup le théâtre d'un génial artiste, et ce fut seulement quelques jours après que MM. Hertz et Jean Coquelin nous proposèrent d'entrer aussitôt en répétitions.

Ce travail au jour le jour ne fut pour nous, grâce à la vigilante sympathie des directeurs et au charmant bon vouloir des artistes, qu'un agrément quotidien. Ceux-ci appartenaient à la critique. Mais auparavant ils appartenaient à notre gratitude pour les belles joies d'art que, dans l'intimité du « plateau », si on peut dire, ils nous ont prodigués. Il ne s'agit point ici d'appréciations, mais d'une reconnaissance qui nous est trop précieuse pour être différée.

Nos premiers remerciements vont à Abel Tarride, que MM. Hertz et Jean Coquelin nous désignaient comme notre Lauzun à l'instant précis où nous allions nous-mêmes le leur désigner et qui s'est donné à la création de son personnage avec passion, c'est-à-dire avec tout son talent et tout son esprit ; à Mlle Gilda D'Arthy, en qui l'art si joliment ému de la comédienne égale la beauté et qui nous a bien redonné sous ses fastueuses et fringantes toilettes du temps l'âme et la « figure » de la Grande Mademoiselle ; à Mme Franquet, une Montespan jolite et mordante des plus belles dents du monde ; à MM. Laroche, Louis XIV d'une composition vraiment très remarquable ; Dorival, un Créquy de haute allure ; Montena, très spirituel en Montespan ; Gravier, Chabert ; Fabre, un si curieux Fouquet ; Walter, en Roquelaure ; d'Auchy, etc., ainsi qu'à Mmes Bouchetal, une exquise Sévigné ; Carmen de Raisy, Jane Eyre, en Maintenon ; Frédérique, Cléry, Annette Jary, Loria, etc., etc.

Si nous ajoutons que la pièce a été merveilleusement mise en scène par M. Péricaud, illustrée de superbes décors (qui montrent : au premier acte, la représentation de *Tartuffe* chez Mademoiselle avec un coin de la salle ; au deuxième, la chambre du Roi, au Louvre ; au troisième, la prison de Pignerol ; au quatrième, les appartements de Mme de Maintenon), parée de somptueux costumes, agrémentée par la musique des violons du Roi, nous aurons tout révélé.

Si vous en êtes content et satisfait, mon cher ami, nous n'irons pas jusqu'à vous demander : « Envoyez du monde, si vous voulez », mais si le cœur vous en dit... recevez d'ores et déjà tous les remerciements de

Gustave Guichés, François de Nion.

LES THÉÂTRES

4 actes de MM. Gustave Guiches et François de Nion.

— Au théâtre Michel, à 8 h. 3/4, première représentation de :

1° *La Cléon*, pièce en 1 acte de M. Claude Gével ;

Lucienne Mlle Rivière
Jean M. Bouchez

2° *La Paix des ménages*, pièce en 1 acte de MM. Adrien Vély et Louis Miral ;

Angèle Chépon Mlle Panny Aubel
M. Luchet M. Brunet
Tonnoir Bressol
Chépon Bouchez
Jean Darbrey

3° *Le Petit Abbé*, pièce en 1 acte de MM. Henri Borgeas et Armand Liorat, musique de Charles Grisar ;

Stanislas des Bouffiers Mme Céline Chaumont
Un domestique M. Darbrey

4° *M. de Saint-Christophe, professeur de chinois*, pièce en deux actes de M. Charles Desfontaines. Distribution :

Geneviève de Saint-Christophe Mlle Margel
Pamela M. Lutz
Mme Darsac J. Depallin
La concubine G. Chalon
Julia Rivière
Mme Laurent Desly
Antonin de Saint-Christophe MM. Harry Baur
Armand Liorat M. Henry Burguet
M. Prosper M. Keller
Le docteur Chardin M. Miller
Un garçon pharmacien Darville
Un pâtissier Darbrey

5° *La Romanichelle*, conte bohémien, mêlé de chants et danses de M. Paul Franck, musique de M. Edouard Mathé ;

La Zingara Mlle N. Trouhanova
La chanteuse M. Paul Franck
Le peintre M. Paul Franck

— Au Grand-Guignol, à 9 heures, première représentation de :

1° *La Grande Mort*, pièce en deux actes de MM. H.-R. Lenormand et d'Agazan ;

MM. Brizard, Beverley, Desmoulin, Bruff, Guérard, Skipton, Defresne, Holkar, Fred, Chanda, Gorioux, le courrier.

2° *Le Bec de Gaz*, pièce de M. Robert Dieudonné ;

Mmes Valtia, Mme Chabaud, Dora Gregg, Nelly, Mlle. Mme Pénitente, Marcelle Bailly, la visiteuse, MM. Louvigny, Francis, Lurville, Chabaud, Fred, Prosper.

3° *Le Jeu de l'Amour et des Deux Arts*, pièce de MM. Urbain Gohier et Jean Dault ;

Mmes Bailly, Mme Pichard, Valtia, Athénas, MM. Defresne, Pichard, Lurville, Thomassot, Louvigny, Cotignac, Fred, Loquet, Gorioux, l'huissier.

4° *Le Délégué de la troisième section*, pièce de M. Garin ;

Mlle Valtia, Suzanne, Bailly, Claire de Grogne, Dora Gregg, la cliente, MM. Louvigny, Joseph, Dane, docteur Bordas ; Lurville, Trégonant, Guérard, Monpazier.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *La Fille de Roland* (MM. Silvain, Albert Lambert, Paul Mounet, Leitner, etc., etc., Mme Louise Silvain).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Solange* (Mme Vallandri, MM. Francell, Allard, Caze-nove, Delvove) ;

— A l'Odéon, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange) ;

Orchestre Colonne.

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 281^e représentation de *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numa, Mistinguo, Simon, Delys, Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., etc., Mlle Lantelle dans le rôle de Marthe Bourdier) ;

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chaperas, Harmond, MM. Rocher, Dupuis, Reusy) ;

— Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, avec les concours des artistes de l'Opéra-Comique, *Minon* (Mlle La Palme, Mendès, Lauvay, MM. Bourillon, Blancard, Dousset, Rives) ;

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *Le Scandale* (MM. Lucien Gauthier, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclès) ;

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *L'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duguesne) ;

— Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Duvall : *Affair* ou *les trois audaces* (Mmes Marguerite Duvall, Marie Fairy, Drette Sathys, Debienne, MM. Berthe, Max Capoul, Darbrey) ;

Changement de main (Mmes Marie Marilly, Anny Perrey, M. Prad) ; *Petite tache* (Mlle Mérindol, MM. Orsy, Jalabert) ;

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Bigame*, *Gudule*, *Mme Agathe*, *Justice est faite*, *Un Concert chez les fous* ;

— A la Comédie-Royale, relâche.

Ce soir, représentation extraordinaire, au Palais-Royal, en l'honneur des médecins de Paris. Le docteur Jonquille exposera aux spectateurs très amusés sa plaisante théorie de l'« imprégnation », entre deux scènes de *Monsieur Zéro*, le joyeux vaudeville presque centenaire de MM. Paul Gavault et Mouzy-Eon.

Ce soir, dernière représentation de *Véronique*, aux Folies-Dramatiques. Demain, relâche pour répétition d'ensemble des *Mousquetaires au couvent*. Après-demain, reprise de cette opérette avec Mmes Augusta Ponget, Mary Auber, de Kiercourt, Delahoché, MM. Désiré, Chadal, Dubressy.

Hier :

Nous avons appris avec regret la mort de Mme Jane Horwitz, décédée hier subitement à Paris, à l'âge de quarante et un ans. Elle avait appartenu à l'Opéra-Comique et y avait chanté avec talent le répertoire. *Lakmé*, *Minon*, *le Barbier de Séville*, notamment, lui avaient valu de grands succès.

Depuis quelques années, Mme Horwitz s'était consacrée à l'enseignement ; elle y excellait.

Les obsèques auront lieu demain matin, vendredi, On se réunira à la maison mortuaire, 14, rue de Maubeuge.

Demain :

Mlle Lucienne Bréval chantera la *Valkyrie* demain à l'Opéra. Elle reprendra possession de ce rôle de la *Valkyrie*, un des plus beaux de sa carrière, un de ceux qui l'ont placée aux premiers rangs parmi les grandes tragédiennes lyriques du moment. M. Delmas interprétera le rôle de Wotan, son inoubliable création. Ces deux éminents artistes seront entourés de MM. Godart, Journet, de Mmes Hatto, Lapeyrette, Lauto-Brun, Caro-Lucas, Campredon, Goulancourt, Le Senne, Boyer de Laforêt, Baur.

L'Opéra-Comique affiche pour demain *Songes d'été* émuante de M. Isidore de Lara. Mlle Chénal reprendra possession du rôle de Sanga ; et M. Lucien Fugère chantera le rôle de maître Vigor. M. Léon Bayle, Mlle Nelly Martyl, M. Delvove compléteront le superbe ensemble qui fut admiré à la création.

Le théâtre des Célestins, à Lyon, va donner dès demain une série de représentations

de *Beethoven*, le succès triomphal de l'Odéon. L'œuvre intéressante : c'est M. René Fauchois, l'auteur de la pièce, qui jouera le rôle de Beethoven.

Au jour le jour :

Mme Caro-Lucas chantera samedi, dans *Lohengrin*, à l'Opéra, le rôle d'Ortrude, qu'elle interprétera pour la première fois la semaine dernière et qui lui valut un double succès de cantatrice et de tragédienne lyrique.

Les répétitions de *Le Cœur et l'Argent* se terminent actuellement, à la Comédie-Française, sous la direction de M. Truffier. La pièce passera vers le 24.

Afin de permettre à Mlle Adeline Dudley de préparer un programme exceptionnellement beau pour sa représentation de *La Fille de Roland*, la Comédie-Française a décidé de cette représentation a été reportée définitivement au samedi 5 mai, en matinée.

A l'Opéra-Comique, Mlle Marguerite Carré chantera *Manon* dimanche, en matinée, avec MM. Bayle, Fugère et Delvove.

M. Salignac va mieux et tout fait croire qu'il pourra reparaitre devant le public dimanche prochain, dans la *Tosca*.

M. Albert Carré vient de désigner, avec l'agrément du ministre, M. Louis Hasselmann, directeur des Concerts symphoniques, comme premier chef d'orchestre.

Le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, M. Louis Hasselmann, est le fils de M. Hasselmann, l'éminent professeur de harpe du Conservatoire. Le grand-père de M. Hasselmann était chef d'orchestre du théâtre et directeur du Conservatoire de Strasbourg. Il résigna ses fonctions après l'annexion.

Matinée exceptionnelle de l'Aiglon, cet après-midi, au théâtre Sarah-Bernhardt, en raison des derniers jours de vacances. Mlle Sarah Bernhardt jouera le rôle du duc de Reichstadt.

Cette matinée promet d'être exceptionnellement brillante, ainsi que celle de dimanche prochain. La moyenne des recettes dépasse en effet 6,000 francs après la 50^e représentation.

L'Artésienne, qui, à la demande des lycéens en vacances, sera donnée en matinée après-demain samedi de Pâques, au Trocadéro, avec les chœurs et l'orchestre Colonne et avec la magnifique interprétation en tête de laquelle figurent Mmes Jane Hading, Judic, Marthe Régnier, Sylvie et M. Paul Mounet, fêtera superbement la 200^e des Trente Ans de théâtre.

Cette 200^e sera l'abord d'une série de représentations, soit au théâtre des Gobelins par *Misanthrope*, avec les chefs d'emploi de la Comédie-Française ; les Chansons de Mlle Judic, des scènes de *Carmen*, par l'Opéra-Comique, et une Causerie de M. Trébor. Il est intéressant de rappeler à ce propos que l'œuvre des Trente Ans de théâtre donna sa première représentation de faubourg, le 1^{er} mai 1902, qu'elle fut reconnue d'utilité publique par le Conseil d'Etat en 1907 et qu'au 31 décembre 1908 elle avait distribué la somme de 410,789 francs aux pauvres du théâtre et aux personnels des théâtres collaborant à ses représentations. Tel est le merveilleux résultat qui, en même temps que la si heureuse création du dispensaire, sera proclamé le mois prochain, à l'assemblée générale annuelle.

M. Porel est rentré avant-hier soir de Londres, où il avait passé une dizaine de jours avec Mlle Germaine de Porel et M. Jacques Porel. Dès hier, il a repris sa place à l'avant-scène et a passé son après-midi à faire répéter la pièce de M. Léon Gandillot qui succédera aux représentations de Mlle Jeanne Guarnier dans *Marriage d'Étoile*. La pièce aura pour titre : *L'Éc*. On sait que M. Léon Gandillot, l'auteur de tant d'œuvres amusantes et originales, n'avait jamais donné depuis son grand succès de *Vers l'amour*. On se rappelle aussi que la principale interprète, Mlle Jeanne Rolly, fut remarquable.

Profitant de la présence de la brillante comédienne dans la troupe du Vaudeville, M. Léon Gandillot a apporté aux directeurs de ce théâtre une comédie des plus vives, curieuses, qu'ils ont reçu aussitôt et dont l'effet de lecture aux artistes a été très viv.

Voici quelle sera la distribution de *L'Éc* :

Renée Mmes Jeanne Rolly (en représentations)
Marcelle Yvonne de Bray (représentations)
Nina Odette Dherblay
Odette Lola Noyr (début)
La baronne Louvard MM. Lérand
Maurice Dubourg Louis Gauthier
Vaudier Joffre
Lestier Levesque
Guernol Lamandie
Do Grézille Vertin
Le vieux cousin Georges Baud
L'interprète M. Georges Baud
L'Allemand Derivas
Le docteur Joseph Kessler

Matinées annoncées, pour dimanche prochain :

Comédie-Française, à 1 h. 1/2, *Le Bon Roi Dagobert* ;

Opéra-Comique, à 1 h. 1/2, *Manon* ;

Odéon, 2 heures, *Beethoven* ;

Théâtre Sarah-Bernhardt, 3 heures, *L'Aiglon* ;

Vaudeville, 2 h. 1/2, *Marriage d'Étoile* ;

Variétés, 1 h. 1/2, *le Roi* ;

Renaissance, 2 heures, *le Scandale* ;

Théâtre Réjane, 2 heures, *L'Impératrice* ;

Nouveautés, 2 heures, *Une Grosse Affaire* ;

Gymnase, 2 heures, *L'âne de Buridan* ;

Porte-Saint-Martin, 2 heures, *Luzin* ;

Théâtre Lyrique (Gaité), à 1 h. 1/2, *la Navarraise*, *Lakmé* ;

Théâtre Antoine, 2 heures, *Sherlock Holmes* ;

Palais-Royal, 2 h. 1/4, *Monsieur Zéro* ;

Athénée, à 1 h. 3/4, *le Greuchon* ;

Ambigu, 2 heures, *L'Assommoir* ;

Bouffes-Parisiens, 2 heures, *les Deux loges*, *4 fois 7* ;

Folies-Dramatiques, 2 heures, *Les Mousquetaires au couvent* ;

Au Grand-Guignol, 2 h. 1/2, le nouveau spectacle ;

Théâtre des Arts, 2 h. 1/2, *les Possédés*, *Demain* ;

Trianon-Lyrique, 2 heures, *le Chalet*, *le Barbier de Séville* ;

Cluny, 2 heures, *Wagon d'amour*, *Cochon d'Inde* ;

Dejazet, 2 heures, *l'Enfant de ma sœur* ;

Jardin d'acclimatation, 2 heures, *L'Africaine* ;

Il appartenait au petit théâtre des Capucines de préparer la renaissance de l'opérette. Si des succès retentissants ont fait connaître le nom de quelques compositeurs étrangers aux quatre coins du monde, l'opérette enthousiaste qui vient d'être faite à l'opérette de MM. Michel Carré et André Barde, *Affair* ou *les trois audaces*, prouve victorieusement que la musique française, à tous les âges, prouve encore et que le nom de M. Charles Cuvelier est de ceux qui méritent d'être connus de tous les Français.

que l'on fredonnera les airs gais, pimpants, pleins de verve et d'esprit que Marguerite Deval, l'exquise divette, lance chaque soir avec sa joyeuse fantaisie. Tous et toutes rivalisent de gaieté, d'entrain et enlèvent le succès : M. Berthe, pince-sans-rire délicieux ; M. Maximo Capoul, chanteur et comédien plein d'adresse ; Mlle Marise Fairy, charmant rossignol, etc. Et Tout-Paris va aux Capucines.

Le théâtre Déjazet affiche aujourd'hui sa 249^e matinée de famille. Au programme :

Frisette, Par le trion de la servante, Un dilet de chasse, Un mariage extravagant.

Le soir, 180^e représentation de *l'Enfant de ma sœur*.

Hier est partie, sous l'habile direction de M. Charles Baré, une tournée de *Claudine*, avec Mme Colette Willy, dans le principal rôle. La tournée débutera par Nevers, puis dans toutes les grandes villes de France.

De Stuttgart :

C'est devant S. M. le roi de Wurtemberg que Mme Suzanne-Després a débuté avant-hier dans sa tournée. *Electra* a obtenu un succès considérable. Mme Suzanne-Després, acclamée à plusieurs reprises, a été chaudement félicitée ainsi que Mlle Pagaudet et M. Ramel, etc. La soirée s'est terminée par l'annonce de Mme Suzanne-Després de revenir donner des représentations dans le courant de la saison prochaine.

Serge Bassot.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Matinées avec les spectacles du soir : à l'Olympia (2 h. 1/2), à Parisiana (2 heures), au Nouveau-Cirque (2 h. 1/2), au Cirque Medrano (2 h. 1/2), à Barrasford's Alhambra (2 heures).

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, *la Revue des Folies-Bergère*, 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton et Marie Marville, le ténor Salvatore Romagnolo, l'excentrique Chris Richards, Claudius, Pougard, Maurel et Morton. (La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison.

— A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle et tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millet (le Pays des singes ; Match d'un train et d'une auto ; le Palais des contes et le Mariage de Cendrillon) ; Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémontval, Lucy Rely, etc., MM. Vilbert, Max-Morel, Gibard, Darcel, Resse, etc., les 18 Miniatures Boys, etc., « Monsieur et Madame X... à tandem », *the event of the season*. Partie d'attractions et ballet.

— A la Scala, Lantheau, Dickson, Ferréol, Dermigny, J. Oryan, Fréjol, E. Janney, Dufréne, *le Coup de cœur* ; *Fleurissiez-vous !*

— Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles ; Footit et Chocolat, à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 537.45), (direction Bonnard-Bis), 9 h. 1/2 : D. Bonnard, Numa Blis, Balthez, P. Weil, Charbon, A. Stahls, dans leurs œuvres, *L'Épave*, de Caran d'Ache, présentée par Numa Blis, *ici, ton tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pèzet, G. Charlon, A. Lauff, E. Deary, Numa Blis, etc.

— Au « Diable au Corps », *la Revue joyeuse*.

La Gaité-Rochefort donne ce soir la dernière représentation de son amusante revue.

Demain, vendredi, début de Polin, notre populaire et national tourneur.

A l'Olympia, aujourd'hui jeudi, à 2 h. 1/2, grande matinée : *Paris-Singeries*, 1^{er} triomphant, revue à grand spectacle de MM. Dearly et Millet avec Ethel Levey, Vilbert, etc. et « Monsieur et Mme X... à tandem ».

A la Scala de magnifiques chambrières, après avoir goûté les chansons fines et délicates que Lantheau détaille à ravir, les couplets de Dickson, les gaudrioles de Sinaël, les boquillonades de Dufréne, applaudissent la gracieuse petite Morel, et ses partenaires Fréjol et Danvers dans *le Coup de cœur*, ainsi que Dermigny, Yveline Janney, Ferréol, et tout un ensemble de jolies femmes dans la revue du printemps *Fleurissiez-vous !* de MM. Codely et de Marsan.

Irrevocablement la dernière représentation de *Vas-y mon prince* à la Cigale est reportée à vendredi.

Samedi, répétition générale à bureaux ouverts (service restreint) d'*Amour et Piston*.

Et l'on continue de refuser du monde à la « Boite à Fursy ».

On ne pourra pas dire que l'O. E. (Ouest-Etat) ne fait pas le maximum ! Il est vrai que les personnages qui s'agitent dans sa gare sont : Mlle Lyse Berty, Edmée Pavart, Yvonne Maëlle, et ces joyeux comiques : Mévisto aîné, Robert Casa et Rivers, tous deux beaucoup plus intéressants à voir et à entendre que les fonctionnaires de M. Barthou.

Ajoutons que l'on vient également à la Boite pour y entendre la dernière chanson de Fursy : *Pourquoi je suis républicain* ! acclamée chaque soir.

Entendre Montoya chanter est un des charmes de la vie. Poste, il a l'art d'enchanter : Chanteur, par lui l'âme est ravie. Bercés aux rythmes langoureux De sa muse il nous transporte. Vous sortez des Quat'Arts heureux Et vous trouvez la nuit charmante.

Céla Galley, la spirituelle fantasiste de l'Olympia, rentrera à Paris cette semaine, après une tournée de trois mois. Dès son retour Céla Galley répètera une nouveauté, *Paris Kaléidoscope* qu'elle jouera à Paris, avant son départ pour Londres où elle est attendue.

COURRIER MUSICAL

Concerts-Lamoureux (salle Gaveau), dimanche 18 avril, à 2 h. 3/4, concert supplémentaire, audition intégrale de *L'Or du Rhin*, poème et musique de Richard Wagner, version française d'Alfred Ernst.

Distribution :

Wotan MM. Nivette
Loge Van Dyck
Froh Quesnel
Donner Vilmos Beck
Alberrich Vilmos Beck
Mimo Lubet Moncla
Fasolt Carbelly
Fafner Delpouget
Fricka Mmes Frézy
Erda Marty
Freia Lamber
Woglinde Lormont
Wendgunde Herman
Flosshilde Melno

Chef d'orchestre : M. Camille Chevillard.

Marsick, l'éminent violoniste que les Parisiens savaient pas et qui a le plaisir d'entendre depuis plusieurs années, donnera le 22 et 29 avril, à neuf heures du soir, deux concerts à la salle Femina. On va voir par les comptes rendus de ses derniers concerts en Egypte, cet hiver, à quelle hauteur d'interprétation est parvenu le talentueux artiste.

Il jouera avec Paulette Denery, la jeune et séduisante pianiste, qui est de ses disciples

préférés. Les amateurs de belles auditions musicales seront heureux de voir applaudir en ces deux importantes interprètes des grands maîtres. Places : 10, 5 et 4 francs.

De Biarritz :

Au dernier concert classique on a beaucoup applaudi une parfaite cantatrice parisienne, Mlle Blanche Le Marchand, dont la magnifique voix et le style ont fait merveille dans deux motifs très différents : *le Voyageur*, de Gabriel Fauré, et *Pourquoi* de Tschalkowsky. Vraiment ce fut un régal artistique, et le jeune artiste a obtenu le succès le plus brillant.

Alfred Delilla.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES A MAISONS-LAFFITTE

La réunion du prix Eugène-Adam a eu lieu par ciel couvert, mais par temps doux. La grande épreuve a obtenu son succès de curiosité habituel ; l'assistance était très nombreuse et, semblait-il, la qualité. C'est pourtant un cheval de trois ans que la victoire est restée, et de glorieux vétérans, tels que Northeast, Sea Sick, Binou et l'Inconnu, ont dû baisser pavillon devant Verdun. C'est avec plaisir qu'il faut enregistrer ce résultat puisqu'il donne à la jeune génération un relief qu'elle peut encliner à lui accorder. La course d'hier a été de bon aloi, à moins fait ressortir un cheval et il faut qu'Oversight soit un animal de grand ordre pour avoir disposé de lui comme il l'a fait dans le prix Lagrange.

Le prix Eugène-Adam paraît avoir été couru dans des conditions absolues de régularité. Milton Henry a cependant commis une faute de tactique en détachant Binou beaucoup trop tôt et en laissant à même fait ressortir les qualités de courage et de ténacité du représentant de la nouvelle race de Montfort.

A signaler encore, dans l'après-midi d'hier, le double succès des coureurs de M. Henriquet, glorieusement portés par Arago et Ghulo.

Prix de Montfort (3,000 fr., 1,400 m.). — 1. Gos, à M. Franck Carter (H. Childs) ; 2. Hygie, à M. G. Vilbonnet (Berteaux) ; 3. Clytemnestre, à M. H. Delamarre (Ch. Childs) (1 longueur 1/2, 1/3 longueur).

Non placés : Persipace, Roi de Cœur, Le Flanc, à M. Westphal, Lamine, Tibia, Luvier, Susequahana, Moly, Alstyr.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 116 francs. Placés : Gos, 46 fr. 50 ; Hygie, 82 fr. ; Clytemnestre, 96 fr.

Prix de Pont-Carré (5,000 fr., 1,800 m.). — 1. Arago, à M. A. Henriquet (Davis) ; 2. Fleury II, à M. T. P. Thorne (G. Bartholomew) ; 3. Cortado, à M. E. Fischhoff (J.-H. Benson) (1 longueur, 3/4 de long.).

Non placés : Kumamoto, Triple Rang, Craodon, Le Renet, Samptre, Saint-Paul.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 40 francs. Placés : Arago, 47 fr. 50 ; Fleury II, 23 fr. ; Cortado, 29 fr. 50.

Prix du Cœur-Volant (3,000 fr., 2,400 m.). — 1. Harpiste, à M. J. Lioux (Hobbs) ; 2. Prince Consort, à M. Ch. Liénart (G. Stern) ; 3. Donna Mobile, à M. A. Veil-Picard (Barat) (1 longueur, tête).

Non placés : Mosquito, Lucullus II, Torpille II, Christiane, La Belle Meunière, Marguerite de Bellegarde.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 104 fr. 50. Placés : Harpiste, 28 fr. 50 ; Prince Consort, 16 fr. ; Donna Mobile, 38 fr.

Prix Eugène Adam (5,000 fr., 2,000 m.). — 1. Verdun, au baron M. de Rothschild (Barat) ; 2. Binou, à M. Michel Ephrussi (M. Henry) ; 3. King's Love, à M. A. Pellier (Ch. Childs) (4 longueurs, 6 longueurs).

Non placés : Sea Sick, Eastman, L'Inconnu

